

Histoires de gars

Senécal, Patrick

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PATRICK SENÉCAL

HISTOIRES DE GARS

CRIS ET GÉMISSEMENTS

Les Éditions
Goélette

Cris et gémissements

Patrick Senécal

Mon membre entre mes doigts perd de sa dureté au moment où apparaît sur l'écran un gros plan du pénis s'activant dans le vagin. Exaspéré, je ralentis les mouvements de ma main. Lorsque le plan redevient général, je reprends la cadence. Mais le type défonce sa partenaire par-derrière avec une énergie qui confine davantage à la rage qu'au plaisir ; la fille, qui est constamment projetée vers l'avant comme si une voiture la percutait à répétition, hurle avec une fureur ambiguë... et je sens à nouveau l'agacement. Je m'empresse de chercher une autre vidéo (je dois me dépêcher : Jasmin va revenir de l'école d'ici quinze minutes s'il ne s'arrête pas chez un copain). Je tombe sur un threesome deux filles/un gars plus modéré et, même si la scène est convenue, le tout m'apparaît suffisamment excitant pour que j'éjacule en moins de trois minutes. Malgré tout, je ressens une certaine frustration. Non pas à cause du peu de sperme produit, mais à cause de ce qu'est devenue ma relation avec la pornographie, qui a débuté il y a trente-cinq ans avec les magazines que cachait mon père dans son garage.

Et c'est à ce moment, alors que je suis affalé devant mon ordinateur, ma queue gluante et molle dans la main droite, que le cinéaste en moi est frappé par l'idée.

– Merci, tout le monde, d'être venu, même si vous savez pas de quoi je veux vous parler.

Ils sont tous les six assis dans mon salon, sauf Laurent qui, faute de fauteuil, est appuyé contre l'arche de plâtre qui donne accès à la cuisine. Tous ont une bière, tous sont intrigués.

– Évidemment, je vous connais tous, surtout les deux vieux qui sont là...

Je lève ma bouteille dans la direction de mes deux grands amis, Stéphane et Claude, et ils m'imitent avec un sourire complice. Même eux ignorent la raison de ce meeting.

– ... mais y en a ici qui se sont jamais vus, alors je suggère que tout le monde se présente.

Mes deux potes ouvrent le bal. Stéphane est directeur photo, a travaillé sur quelques longs métrages qui ont joué en salle et enseigne le cinéma au cégep Saint-Laurent. Claude est scénariste, a pondu cinq ou six films undergrounds et amateurs, mais un seul long métrage commercial il y a une décennie : *L'année dernière au domicile conjugal* (qui a été un échec autant critique que public, mais Claude ne voit pas l'utilité de le souligner). Il gagne essentiellement sa vie en écrivant dans plusieurs journaux et magazines spécialisés.

– On s'est rencontrés tous les trois alors qu'on étudiait à Concordia, que je précise.

– Ça fait un siècle, ça, non ? dit Stéphane en souriant.

– Pis on est restés chums depuis ce temps-là.

Je prends une seconde pour observer mes deux amis. Le grand Steph ne vieillit

pas vraiment. Toujours aussi grand, toujours aussi maigre, toujours les cheveux mi-longs, toujours l'air blasé. Il a grisonné un peu et a gagné quelques rides, mais sinon il défie le temps, le salaud. Claude, par contre, n'a presque plus un cheveu sur le coco et a pris beaucoup de poids (avec sa petite taille, sa bedaine proéminente n'en est que plus évidente). Mais son énergie et sa fougue sont intactes. Mes vieux chums. Le Trio de Concordia.

En fait, on était à cette époque un quatuor, mais... bon.

– OK, on poursuit les présentations.

Les quatre autres gars sont des acteurs. Il y a Philippe, mi-quarantaine, barbu, lunettes, bien habillé et visage intense. Il fait essentiellement du théâtre expérimental. Il se tourne vers Stéphane.

– On s'est déjà rencontrés, d'ailleurs. Dans un des seuls films dans lesquels j'ai joué : *Poutine*. T'étais DOP là-dessus, non ?

– Oui, c'était moi. T'as joué dans ce navet ?

– Euh... oui, mais j'avais un minuscule rôle et c'était alimentaire, évidemment...

– Moi, je t'ai vu dans deux pièces, intervient Claude. T'étais très bon, vraiment.

– Ah ! Merci bien !

– Surtout dans la deuxième : interpréter une fleur qui réagit émotivement à l'humeur de son jardinier, ça doit pas être facile.

Philippe a un rictus incertain.

Marc-André, trente-six ans, se présente lui-même avec humour comme « monsieur Troisième Rôle ». Effectivement, il joue souvent dans des films ou des séries télé, mais toujours un rôle silencieux ou avec une seule réplique. Avec son physique passe-partout (ni laid ni beau ; ni mince ni gras ; ni grand ni petit ; air ni jeune ni vieux), il peut autant être un facteur, un policier, un infirmier, un pompiste ou un avocat. Il est donc ce genre d'acteur qui travaille tout le temps, mais que personne ne connaît.

Vient ensuite Jonathan, trentenaire aussi, un autre comédien confiné aux troisièmes rôles. Mais je ne vous en dirai pas plus sur lui parce que, de toute façon, il va disparaître de cette histoire très rapidement.

Le dernier acteur, qui est debout, appuyé contre le mur, lève sa bière, de bonne humeur, et commence d'une voix tonitruante :

– Salut. Moi, c'est Laurent, pis...

– Tout le monde sait qui t'es, l'interrompt Stéphane en souriant.

– C'est vrai que t'es le seul connu, ici, renchérit Marc-André, sans amertume.

– Ben, ça dépend dans quel milieu, intervient Philippe. En télé, peut-être, mais moi, en théâtre underground...

Laurent, vingt-cinq ou vingt-six ans, grand et athlétique, barbe noire de quatre jours, cheveux savamment décoiffés, yeux bleu paradis et gueule d'enfer, hausse les épaules, modeste.

– Je suis pas *si* connu que ça, quand même...

– Depuis trois ou quatre ans, on te voit à la télé dans des rôles de plus en plus importants, commente Claude. C'est une question d'un ou deux ans avant que tu deviennes big.

– Ouais, mais si c'est pour continuer à jouer dans des séries plates de boomers, je le sais pas si ça vaut la peine, soupire Laurent. Crisse ! Y a personne qui a envie d'écrire un *Breaking Bad* au Québec ?

– Je vous connais, les quatre acteurs, parce que j'ai déjà réalisé des trucs avec vous, soit dans des corpos, soit dans des pubs, que j'explique.

– C'était alimentaire, précise Philippe.

– C'étaient des petits contrats, mais ça m'a permis de constater que vous êtes de bons comédiens qui rêvent de défis. Pis vous deux (je me tourne vers Steph et Claude), vous êtes ici parce que vous êtes mes grands chums pis que, depuis l'université, on a jamais fait un vrai projet ensemble.

– Tu m'intrigues, là, Jef, dit Claude en avançant le torse.

Je prends une gorgée de ma bouteille, la dépose sur la petite table devant moi et frotte mes mains. Je me sens un peu nerveux. Un peu beaucoup, même.

– OK. Quels sont les points communs entre nous tous, à part qu'on travaille dans le milieu artistique ?

– Crisse, Jef, on est pas à l'école..., soupire Stéphane.

– On est tous des gars ? propose Jonathan.

– Ouain, je trouvais que ça manquait de filles, vos réunions ! rigole Laurent.

– Exact, que je réponds à Jonathan. Pis des gars hétéros, si je me trompe pas. Autre chose ?

– J'allais dire que nos carrières vont pas très bien, souligne Marc-André en ricanant, mais comme y a Laurent avec nous, ça marche pas.

– Je fais quand même pas mal de théâtre, rétorque Philippe. Du théâtre très audacieux, en plus.

– Oui, mais que très peu de gens voient, que je nuance. Pis tu m'as déjà confié qu'à la longue, le théâtre expérimental, c'était ben de la job pour une œuvre extrêmement éphémère. Marc-André pis Jonathan, vous avez jamais de vrais bons rôles. Stéphane, tu fais de la direction photo sur un film commercial une fois par quatre ans, environ, pis t'admits que ce sont souvent des trucs insipides. Claude, à part celui de ton seul film professionnel qui a été un bide y a dix ans, tes rares scénarios sont acceptés seulement par des cinéastes underground qui s'autofinancent... Pis, moi, je suis pas mieux : j'ai tourné un seul long métrage y a quinze ans, un thriller qui a été ridiculisé par tout le monde, et, depuis ce temps-là, je fais des pubs et des corpos. Bref, on est tous pas mal frustrés, pis on a pas de vraie réputation artistique à défendre. Même Laurent, qui a du succès, trouve ses nombreux projets trop pépères.

Tous se regardent avec l'air de dire : « Ouain, on peut pas dire qu'il a tort. » Seul Stéphane rétorque avec une petite moue tranquille :

– Bon. Moi, je suis pas vraiment frustré, pis l’enseignement me convient très bien, mais... tu veux en venir où, au juste ?

– Je récapitule : on est des hommes, on est hétéros, on a pas de réputation artistique, sauf Laurent qui s’en fout, et... et ?

On attend la fin de ma phrase.

—... et on regarde tous de la porn.

Surprise générale, puis ricanements divers.

– Comment tu peux savoir ça ? s’étonne Marc-André.

– Come on. Tous les gars regardent de la porn.

– Mets-en ! confirme Laurent d’un air entendu.

– C’est vrai, reconnaît Jonathan en haussant les épaules. Pas si souvent, mais j’en regarde.

– Bon, j’en regarde aussi, convient Marc-André. Mais qu’est-ce ?

– Pas moi, lâche Stéphane.

– OK, Steph, que je dis, t’en regardes pas vraiment, mais...

– Pas « pas vraiment » : jamais. Pis tu le sais, en plus.

– Jamais ? demande Laurent. Pour vrai, dude ?

– C’est monsieur Pur ! explique Claude. Lui, s’il y a pas d’amour, le sexe l’intéresse pas.

– Je fais rire de moi parce que la pornographie me laisse indifférent. Faut le faire, quand même.

– Mais t’es l’exception, Steph, parce que la très, très, très grande majorité des gars regarde de la porn, que je précise.

– Moi aussi, c’est sûr, admet Philippe, mais, des fois, c’est de la porn féministe.

– De la porn féministe ! ricane Laurent. T’achètes-tu aussi ton bœuf dans une boucherie végétarienne, dude ?

– Ah ben câlisse !

C’est Claude qui a lâché ces mots et tous les yeux se tournent vers lui. Mon ami, lui, me fixe droit dans les yeux, incrédule. Et je comprends qu’il a compris. Ce qu’il me confirme en soufflant :

– Tu veux qu’on fasse un film porno !

– Quoi ? souffle Marc-André.

– Ben voyons ! se marre Philippe.

OK, c’est le temps de plonger.

– Mais un *bon* porno.

Les visages s’allongent de stupéfaction, sauf celui de Claude qui rigole et celui de Stéphane qui montre un mélange d’amusement et de lassitude.

– Tu veux *vraiment* tourner un film porno ? insiste Marc-André.

– Ça fait quelques années que Jef chiale contre la porn, explique Stéphane. Il dit que ça manque d’originalité, que c’est mal joué, mal réalisé, misogynie...

– Mais c’est vrai, aussi ! que je lance en avançant au bout de mon fauteuil.

Vous êtes pas d'accord ?

– Ça t'a jamais empêché d'en regarder, en tout cas.

– Ben non, ça m'empêche pas d'en regarder ! Mais ce serait cool qu'il y ait de la porn plus... moins...

– Il y en a, de la porno mieux produite, moins macho, indique Philippe.

– Je le sais, mais pas des masses, pis c'est jamais très cinématographique. Pis les sites qui marchent le plus sont ceux qui sont les plus clichés, les plus sexistes. En plus, on fait presque plus de *films* pornos comme on en tournait il y a trente ans. De toute façon, même ceux des années quatre-vingt étaient mal foutus. Maintenant, on tourne des clips, des scènes ! Pis si on fait un long ou un moyen métrage, ça va être une sorte de pastiche imbécile d'un film hollywoodien, genre *Penetrator* au lieu de *Terminator*.

– Ça existe pour vrai, ce titre-là ? s'esclaffe Laurent. Ostie, je veux voir ça !

– Donc, tu veux faire un film porno... avec *nous* ? insiste Marc-André, qui n'arrive toujours pas à y croire.

Je prends quelques secondes pour trouver la meilleure formule, puis déclare en écartant les bras :

– Je veux faire un vrai film avec de la bonne porn.

– De la bonne porn, marmonne Stéphane, sceptique.

– Ah, pis pourquoi pas ? lance Claude avec un large geste de la main. Écrire un bon scénario de film de cul, ça me plaît, comme défi !

– Attendez, là, attendez une minute ! intervient Marc-André. C'est facile pour toi, le scénariste, de dire oui. Pour le directeur photo aussi...

– J'ai pas encore dit oui, rappelle Stéphane.

– ... ou même pour toi, Jean-François, comme réalisateur. Mais pour nous, on est... Crisse, on est les *acteurs* !

– Je sais, oui.

– Pis on... on baiserait pour *vrai* ?

– Absolument.

– Tu veux... Voyons, ostie ! Tu veux me filmer pendant que je rentre ma queue dans la nounge d'une fille pis que je lui viens dans la face ?

– Ben, tu vois, justement, je suis pas sûr que je veux des éjaculations faciales, c'est une des affaires qu'on voit tout le temps... Mais en gros, oui, t'as compris l'idée.

Marc-André me dévisage comme si je lui avais demandé d'assassiner sa mère. Plus personne ne pipe mot. Laurent, les bras croisés, réfléchit profondément.

Puis Jonathan se lève et annonce qu'il s'en va. Je lui demande d'attendre un peu, mais il m'explique :

– Fais-toi-z-en pas, Jef, je suis pas choqué, ni rien. Je vous souhaite bon succès, pis j'en parlerai pas à personne, je veux pas vous scooper. C'est juste que c'est pas pour moi, ça m'intéresse pas, c'est tout.

Il sourit à tout le monde, puis marche vers la porte. Exit Jonathan, qui,

comme je vous l'avais dit plus tôt, n'aura tenu qu'un petit caméo dans cette histoire.

– Ben, je vais y aller aussi, balbutie Marc-André.

– Attendez, crisse, laissez-moi préciser ma pensée !

– C'est assez clair, riposte Stéphane en étirant ses longs bras comme s'il était fatigué. Tu veux faire un film porno, mais avec une vraie histoire, une vraie réalisation, des bons acteurs, une bonne direction artistique, du budget...

– Oui et non. Oui pour l'histoire, la réal et l'acting, mais, côté direction artistique et budget, limitons nos attentes. Je vais trouver un producteur, mais on aura pas des millions.

– Mais on serait payés, quand même ? demande Philippe.

– Évidemment, pas question qu'on fasse du bénévolat, mais ce sera peut-être pas des cachets UDA. Pis pas plus que cinq ou six jours de tournage, j'imagine. On parle donc plus d'un moyen métrage. On fera la direction artistique nous-mêmes. Pour le son, ce sera le micro de la caméra et on ajustera en postprod.

– Pis... tu veux faire un film de cul sans fille ?

– Comme ça risque d'être plus dur de trouver des actrices, je voulais d'abord être sûr d'avoir une équipe de départ sérieuse. Ça va aider ensuite à convaincre les filles.

– Tu veux tourner avec des vraies comédiennes ? s'écrie Marc-André. Tu rêves, man !

– On peut-tu en suggérer ? demande Laurent, allumé.

– T'es-tu en train de me dire que t'acceptes, Laurent ?

L'acteur balance une seconde, puis lève sa bière.

– Mets-en, dude ! Il est temps qu'on ose, au Québec ! Le sexe, c'est la vie, alors let's go !

– T'as une carrière brillante qui s'ouvre devant toi, pis t'es prêt à risquer tout ça pour un film de cul ? s'étonne Marc-André.

– Entre avoir une carrière plate pis straight ou être moins populaire en faisant des films provocateurs pis modernes, j'hésite pas une seconde ! Envoyez, let's fuck !

Il rit en levant sa bière à nouveau. Claude fait de même et je les imite en regardant les autres.

– Come on, les gars. En France, ils ont les films de Gaspar Noé ; au Danemark, ils ont Lars von Trier... Il est temps qu'on embarque aussi, non ? En plus, même s'il y a des scènes hard dans les œuvres de ces deux cinéastes, c'est pas *vraiment* des films pornos. Mais nous, ça va en être un, pleinement assumé ! On va faire les festivals, on va ouvrir la porte à un nouveau cinéma audacieux au Québec !

Philippe étudie sa bière un moment, son visage plus intense que jamais, puis il hoche la tête.

– OK, j'embarque. À quarante-cinq ans, c'est le genre de défi qui m'allume. Je

suis déjà dans l'underground, aussi bien continuer.

– Crisse, vous êtes malades ! gémit Marc-André. Vos blondes vont accepter ça ?

– Je vais lui en parler, mais c'est une marginale comme moi, elle va comprendre, répond Philippe.

– Moi, j'ai pas de blonde, dit Laurent.

– Ben, moi, je suis sûr qu'elle serait pas d'accord ! rétorque Marc-André. Pis même si elle me laissait faire... Ostie, un porno ! Après ça, je serai plus monsieur Troisième Rôle, je vais être monsieur Figurant !

– Ou peut-être monsieur Acteur Libre, qui aura ouvert les portes de la modernité et de l'audace au cinéma québécois !

Marc-André se passe la main sur le visage.

– Faut... faut que j'y pense...

– Ah ! t'oses pas fourrer une autre fille que ta blonde ! se moque Laurent.

Marc-André a un ricanement ambigu.

– Crisse, c'est pas ça ! Si je baisais une autre fille, j'en profiterais, c'est sûr !

En profiter ? Je ne comprends pas trop. Il ajoute :

– C'est juste que... faut l'assumer en maudit, hein ? Je dois prendre quelques jours pour y penser, vraiment.

« Il va dire oui », que je songe, mais je garde ça pour moi et lance :

– OK, on peut quand même considérer qu'on a une équipe ! C'est cool !

– J'ai pas dit oui, répète Stéphane.

– Ben oui, t'acceptes, Steph ! soupire Claude. Tu dis oui à n'importe quel projet ! T'as été DOP de *Poutine* ; notre porn pourra jamais être aussi nul !

Stéphane, loin de s'offusquer, esquisse un sourire, puis hausse les épaules.

– OK, pourquoi pas ? (Il regarde ses deux amis.) Pis ça va être la première fois qu'on travaille ensemble depuis notre sortie de Concordia.

J'offre une nouvelle tournée de bière et on trinque, même si Marc-André rappelle timidement qu'il n'est pas encore sûr.

– Et au montage, t'as qui ? demande Claude.

– Personne. Je vais le monter moi-même.

– Mauvaise idée, réplique Stéphane Un monteur, ça oblige le réalisateur à avoir de la distance sur son film ; t'es le premier à être d'accord avec ça.

– OK, t'as raison. Bon ! Je propose qu'on se revoie la semaine prochaine. Pendant ce temps, je cherche un producteur pis un monteur, j'approche des comédiennes, Marc-André réfléchit et Claude commence à penser à un synopsis.

On approuve, on s'encourage, on finit nos bières, puis tout le monde s'en va.

Une fois seul, je m'assois et, abasourdi, fixe le mur devant moi.

Ostie, ç'a marché. J'ai une équipe.

Mais, là, faut que je convainque des actrices.

– Pis, comment ont réagi vos blondes ? que je demande.

Trois jours plus tard, on est tous les trois au Verre Bouteille, le bar où on se rencontre à l'occasion. Le cinq à sept bat son plein, on en est à notre premier verre et Stéphane hausse les épaules.

– Caroline trouve ça plutôt amusant. Elle est surtout contente qu'on travaille tous les trois ensemble.

– Josée pense que c'est ben niaisieux comme projet, mais je lui ai répliqué qu'elle serait ben étonnée en voyant le résultat ! répond Claude avec un air de défi.

– De mon côté, Lucie est pas vraiment surprise. Elle sait très bien que la porno me questionne depuis longtemps...

– Te questionne ? dit Stéphane. T'obsède, tu veux dire ! Pis toi aussi, Claude. Ça fait trente ans que je vous entends parler de ça, espèces d'addicts !

– Addicts, charrie pas, que je rétorque en levant une main. J'en écoute environ deux fois par semaine...

– Moi, j'en écoute plus que ça, dit Claude. Pis je suis sûr que ça me nuit. Par exemple...

Il désigne une jolie fille d'une trentaine d'années qui discute avec une copine au bar.

– Elle, je sais qu'elle me regardera même pas, mais je m'imaginais en train de la fourrer, je l'imaginais ben cochonne, pis je l'imaginais insatiable.

Il soupire en prenant une gorgée de sa bière, ses yeux allumés toujours fixés sur la demoiselle.

– Comment tu veux qu'après ça j'aie du bon cul avec ma blonde ?

Merde, je savais que ce n'était pas le nirvana entre lui et Josée, mais c'est clairement pire que je le pensais.

– Pis t'es pas le seul gars dans cette situation, j'en suis sûr ! que je dis. C'est pour ça que je veux faire de la bonne porn, avec du sexe plus vrai. Même les femmes vont aimer ça.

– Y a déjà des filles qui regardent de la porn, relève Stéphane.

– Peut-être, mais plusieurs fois par semaine, comme ben des hommes ? J'en doute. De toute façon...

Je prends mon verre, ému.

– Je vous remercie, les boys, de faire ça avec moi ! C'est un projet de chums, pis je trouve ça important !

On trinque, contents.

– Le Trio de Concordia qui va enfin travailler ensemble ! clame Claude. On se l'était promis, vous vous rappelez ? Comme les copains dans *The Deer Hunter*, qui s'étaient juré de retourner chasser le cerf un jour !

– En fait, on était un quatuor à l'époque, glisse Stéphane avec une certaine amertume.

Claude fait la moue.

– Crisse ! Tu nous imagines, aujourd’hui, travailler avec Rémi ?

Aïe, nous y voilà. En levant ma bière vers ma bouche, je marmonne :

– Ben, justement...

On me regarde d’un air interrogateur. Je prends quelques secondes pour jouer avec mon verre, comme si j’avais besoin de m’assurer de sa parfaite rondeur.

– J’ai approché plusieurs monteurs. Ou ils sont pas intéressés, ou ils ont pas le temps. Alors, j’ai demandé à...

– Oh mon Dieu..., souffle Stéphane, soudain blême.

– Pas Rémi, Jef ! T’es pas sérieux !

– C’est la seule option qu’il me restait.

– Pis... il a accepté ?

– Il a dit oui tout de suite. Pis je l’ai prévenu : « T’es au service du film, Rémi. »

– Rémi est au service de lui-même, point, décrète Stéphane, bougon.

– C’est un ostie de bon monteur, que je lui rappelle.

– Oui, mais c’est un ostie de fou ! rétorque Claude. C’est pas pour rien qu’on le voit plus.

Ces derniers mots provoquent un silence embarrassé. Dès la fin de nos études, Rémi s’est mis à créer des projets personnels... comment dire ?... bizarres, pour dire le moins. Et avec les années, ça ne s’arrangeait pas, au contraire. Alors, on a commencé à prendre nos distances, le temps entre nos rencontres s’est de plus en plus allongé, au point qu’aucun de nous trois ne lui a parlé depuis au moins dix ans. Ça n’a pas été concerté, ni organisé : ce lent détachement s’est fait tout seul, comme si cela allait de soi.

– Il était surpris de mon appel, c’est sûr, mais il est content de travailler avec nous autres.

– Rémi, content ? commente Stéphane. Tu veux dire qu’il a exprimé pendant deux secondes une émotion autre que négative ?

– Est-ce qu’il a encore son site Internet ? demande Claude.

– Aucune idée. J’y suis pas allé depuis des années...

– Oui, il l’a encore, que je leur confirme. Je le visite, de temps en temps. J’ai jamais vraiment réussi à oublier Rémi, les gars. Crisse, on a été tellement chums !

– Pis il fait toujours ses... ses montages vidéo ?

– Oui. J’ai justement regardé son dernier.

– Pis ?

Je me contente de boire en silence. Susplicieux, Claude sort son cellulaire.

– Son site s’appelle encore « Fuck l’humanité » ?

– « J’encule l’humanité »...

Claude trouve rapidement le site. Aucune photo de Rémi sur la page d’accueil, seulement une illustration représentant la Terre transpercée par un butt plug géant. On peut au moins donner ça à Rémi : il installe le ton instantanément. Claude ouvre la liste des vidéos. La dernière qui a été mise en

ligne, un mois plus tôt, dure trois minutes trente secondes et s'intitule *Merci, Trump, d'accélérer l'inévitable*. Claude clique dessus et Stéphane se penche vers lui afin de regarder aussi. Moi, je tourne mon verre entre mes mains en décryptant les cercles de bière séchée sur la table. Je me souviens parfaitement du clip et je me le passe mentalement en même temps que mes amis le visionnent.

Le début est plutôt conventionnel : on voit rapidement défiler des chefs d'État (Trudeau, Macron, Merkel...) dans des extraits de discours durant lesquels ils confient leurs craintes sur Trump ou leur désaccord avec lui. Mais, au bout de trente secondes, un homme nu auquel on a habilement greffé le visage hilare de Trump apparaît et, debout, se masturbe avec frénésie. Les politiciens précédents se retrouvent autour de lui grâce à différents GIF qui les montrent en train de rire. À leurs pieds se massent des gens pauvres, des manifestants et des immigrants. Tandis que le faux Trump se branle en rigolant, entouré des politiciens complices, une musique apocalyptique se fait entendre et lorsque enfin le personnage jouit, ce n'est pas du sperme qui gicle, mais un flot de sang qui éclabousse la foule aux pieds de Trump. La musique est remplacée par des hurlements d'agonie, de fureur et de désespoir tandis que le sang monte rapidement, et lorsque la marée rouge recouvre toute l'image, y compris Trump et ses amis, un grand éclair blanc envahit l'écran. Puis, accompagnées d'une musique sereine, des photos monstrueuses défilent lentement : villes en ruine, soldats décapités, rues couvertes de cadavres démembrés, enfants morts empilés... Enfin, en fondu enchaîné, la Voie lactée apparaît et graduellement, durant les dix dernières secondes de la chanson joyeuse, les étoiles se transforment en pierres tombales. Fin du clip.

Claude est atterré. Stéphane hoche la tête en reprenant sa position initiale sur sa chaise.

– En tout cas, on ne peut pas lui reprocher de s'être embourgeoisé avec le temps...

– Pis, après avoir vu ça, tu lui as quand même demandé de monter notre film porno ?

– Rémi aime faire des choses que personne d'autre ne fait, que j'argumente.

– Rémi n'aime rien, ni personne.

– T'exagères, Steph.

– Légalement, il a pas de problèmes avec ce genre de vidéos ? demande Claude en rangeant son appareil.

– Je pense que, parfois, il est obligé d'en retirer certaines pis de payer des amendes, mais il recommence tout le temps.

– Il vit de quoi, au juste ?

– Il doit trouver des contrats de temps en temps, je sais pas trop. J'ai entendu dire qu'il jouait à l'occasion les détectives privés. Vous vous rappelez comment il aimait les caméras miniatures, les gadgets électroniques...

– Si je me rappelle bien, ses parents possédaient un spa en Estrie, ajoute

Stéphane. J'imagine qu'ils ont pris leur retraite, ou qu'ils sont morts, donc il a peut-être hérité.

– Écoutez, c'est sûr qu'il va faire un montage totalement atypique avec notre projet, pis c'est ça qu'on veut : un film de cul différent.

– Ben oui, nos acteurs et actrices vont adorer se noyer dans une éjaculation d'hémoglobine.

– Voyons, Claude, c'est toi qui vas écrire le scénario, pas lui ! Rémi aura pas d'autre choix que de monter les images qu'on va lui donner ! Il pourrait aussi filmer le making of du projet, ce serait cool d'avoir ça ! En même temps, pour les scènes de sexe, il servirait de deuxième caméraman, pour des plans de coupe ou des trucs du genre. Ce serait pratique, Steph, non ?

– C'est sûr.

– Alors, voilà, on a besoin de lui. De toute façon, si ça dérape, on le fout dehors. Pis en plus...

Je soupire en passant une main dans mes cheveux. Fuck, ma calvitie gagne du terrain, c'est l'enfer !

– ... en plus, crisse ! on avait des rêves, y a trente ans, pis aucun de nous autres a eu la carrière cinématographique qu'il espérait, loin de là ! Alors, tant qu'à faire un projet fou de même, ce serait le fun de reformer notre quatuor... non ?

Pendant quelques secondes, on n'entend que la musique et les discussions des autres clients. Mes deux amis fixent leur bière et, tout à coup, ils ont l'air de ce qu'ils sont : vieillissants. Et je dois leur ressembler pas mal, je ne me fais pas d'illusions là-dessus. Claude tourne alors un regard mélancolique vers la jolie fille au bar, l'observe un moment, puis attrape son verre qu'il lève.

– Let's go, on va kicker des culs ! Tous les quatre, comme avant ! On va faire le *Birth of a Nation* du porno !

– Racisme en moins, j'espère, dit Stéphane en dressant sa pinte.

Je les imite et on trinque.

Hell, yeah , qu'on va kicker des culs !

La réunion suivante a lieu aussi chez moi. À treize heures cinquante-six, quatre minutes avant le début de la réunion, tous sont arrivés, sauf Rémi. Marc-André, qui est présent, annonce ce qu'on a déjà compris :

– OK, je vais le faire, le film...

On applaudit. Mais il ajoute, incertain, qu'il y a une condition. Je lui propose d'attendre notre monteur avant d'en parler.

À quatorze heures pile, on sonne. Je fais signe à Stéphane et à Claude de me suivre. Devant ma porte d'entrée, nous échangeons un regard nerveux, puis j'ouvre.

Un homme de notre âge apparaît. Cheveux complètement blancs et coupés ras, il n'y a aucune ride sur son visage, sauf deux grandes lignes profondes qui partent de chaque côté de son nez pour descendre jusqu'au menton. Il se tient très droit, les bras le long du corps, les traits impassibles, et ses yeux noirs, derrière ses petites lunettes carrées, sont d'une froideur polaire.

Pas de doute : c'est Rémi.

Arrêt sur image pendant trois ou quatre secondes. C'est long en crise, trois-quatre secondes. Je finis par souffler :

– Ostie, Rémi ! C'est tellement cool de te revoir, man !

À ces mots, un large sourire fend le visage du monteur, mais un sourire étrange, trop souligné, comme celui de quelqu'un qui ne connaîtrait pas le mode d'emploi de ce code social.

– Jef. Content de te retrouver.

La voix est légèrement nasillarde, l'articulation, très précise et la tonalité, neutre. Malgré le sourire, l'œil demeure glacial. Aussi glacial que lorsque nous avions vingt ans.

Allez, je le prends dans mes bras. Rémi répond brièvement à mon étreinte, puis c'est au tour de Claude, enfin de Stéphane. Trois accolades à la fois sincères et embarrassées.

– Crisse, Rémi, ça fait quoi ? demande Claude. Dix ans ? Douze ?

– Au moins, oui. Vous trois, vous vous voyez encore ?

– Euh... de temps en temps, mais pas tant que ça, que je bredouille.

Rémi hoche la tête en plissant les yeux. Il n'est pas dupe. Pour changer de sujet, je dis que ça va être un beau projet de gang.

– Un vrai film avec de la bonne porno..., articule Rémi en me citant. Je suis curieux de voir où vous voulez aller avec ça.

On se retrouve au salon et, en deux minutes, je présente tout le monde au nouveau venu, en précisant que c'est aussi un ancien de Concordia. J'explique qu'il est un monteur qui n'a pas froid aux yeux (détail qui provoque une discrète grimace chez Claude) et qu'il sera aussi responsable du making of. J'offre une bière au nouveau membre de notre équipe, mais il la refuse. Comme il n'y a plus de place pour s'asseoir, il demeure debout, comme Laurent.

– Marc-André était sur le point de nous faire part de sa condition pour accepter de tourner le film, que je dis.

– Oui, c'est ça... En fait, ma condition serait que... qu'on voie jamais mon visage.

Fuck, c'est quoi, ces niaiseries-là ? Laurent éclate de rire.

– Ostie ! Dude, t'assumes pas !

– J'assume pas complètement, c'est vrai.

J'explique à Marc-André que c'est insensé, mais il n'en démord pas : il ne veut être reconnu ni de ses amis ni de sa famille... et surtout pas de sa blonde.

– Tu le lui diras pas ? s'étonne Stéphane.

– J’ai tâté le terrain, l’air de rien, pis elle m’a dit qu’elle accepterait jamais ça.

Nouveaux échanges corsés, mais Claude, conciliant, assure qu’il peut écrire un scénario avec un personnage masqué.

– Masqué ? que je m’écrie. On va pas faire un porn qui met en vedette un superhéros ou un lutteur mexicain !

– Non, non, fais-moi confiance.

Vaincu, je grommelle que c’est d’accord. Marc-André, soulagé, annonce que, dans ces conditions, il embarque.

J’explique que j’ai convaincu un producteur, une boîte de porno montréalaise appelée Flesh Vibes. Ces gens trouvent le projet audacieux et sont prêts à débloquer un budget plus important que d’habitude. Ils accordent même cinq jours de tournage.

– Les images vont nous appartenir, pis j’ai même le final cut du film.

– Le final cut, ricane Stéphane. On tourne pas *Blade Runner*, quand même...

– Mais si les producteurs aiment pas ça, ils sont pas obligés de diffuser le film. Pis s’ils le diffusent pas, ils nous paient pas. Ça va ? On court le risque ?

Ça hésite un peu, mais tout le monde finit par approuver. Je passe donc une copie du contrat à chaque membre de l’équipe en poursuivant mes explications :

– Avec un tel budget pis cinq jours de tournage, on fait un film d’une heure max. Je vise quatre scènes de sexe qui devraient prendre trente, trente-cinq minutes du film. Ces scènes-là, même si je veux qu’elles soient bien faites, seront les plus rapides à écrire pis à tourner. On a donc environ trente minutes de scénario et de réalisation plus complexes. En cinq jours, on devrait y arriver.

Tout le monde feuillette le contrat, sauf Rémi qui roule les feuilles sans y jeter un œil. Marc-André parcourt une page en secouant la tête.

– Ostie ! À ce cachet-là, c’est pas juste ma face que je devrais camoufler, mais mon corps au complet !

– Bof ! En théâtre underground, on est habitué aux petits salaires, commente Philippe.

– Je vous avais prévenus, que je leur rappelle.

– Moi, je pense que je l’aurais fait gratuitement ! rigole Laurent.

– Pourquoi y a des photos d’une douzaine de filles nues, sur les trois dernières pages ? demande Stéphane.

Bon. Ça, ça m’embête un peu. Je me gratte la joue.

– Flesh Vibes veut bien courir le risque de produire notre audacieux projet, mais à condition qu’on engage des comédiennes de leur boîte. Ils sont intraitables sur ce point.

Laurent semble enchanté par l’idée. Philippe hausse les épaules et Marc-André, lui, marmonne :

– Tant que ce sont des filles que je connais pas, c’est parfait...

Claude, par contre, a une moue contrariée.

– On veut faire de la porn différente, on se monte une équipe avec des

hommes qui ont jamais travaillé dans le milieu... mais on tourne avec de vraies actrices pornos ?

– On a pas le choix.

– Ça fait vraiment projet de gars, souligne Stéphane en posant les feuilles sur ses genoux.

– Mais *c'est* un projet de gars ! que je dis. De gars ouverts pis modernes !

– Oui, mais on va surtout avoir l'air d'une gang de machos qui, sous des prétextes artistiques, veulent juste se taper des pornstars.

Laurent éclate de rire tandis qu'irrité, je rétorque :

– Ben, on va tout faire pour pas que ça ait l'air de ça ! C'est à Claude de nous pondre un bon scénario qui sera pas macho ni quétaïne !

– Justement, j'ai eu une idée...

– Tout à l'heure. Avant, il faut qu'on choisisse les actrices du film. Juste trois : le budget nous permet pas plus.

– Sept gars qui jugent des filles à poil pour savoir lesquelles vont se faire fourrer à l'écran, c'est effectivement très moderne, glisse Stéphane en étirant ses longues jambes.

– Steph, tabarnac...

– Viper Storm, elle a un ostie de body, commente Laurent. Pis elle a une belle bouche de suceuse.

– Ostie, les boys, c'est en plein le genre d'affaires que je veux pas entendre dans notre film ! que je soupire.

– On est pas dans le film, là, on est entre nous.

– C'est vrai que Viper a l'air d'une... très bonne suceuse, approuve Marc-André, dont le front commence à se couvrir de sueur. On devrait la choisir, elle.

– Leena Spark, je l'aime bien, poursuit Philippe en plissant les yeux. Elle a un petit bedon et les seins qui pendent un peu, mais elle dégage le cul. Tout est dans l'attitude.

– Amy Lane, elle a pas les seins qui pendent pantoute ! s'écrie Laurent.

– Ouain, mais c'est refait, ces boules-là.

– M'en câlisse ! Je les arroserais n'importe quand !

– Mais celle qui a l'air la plus cochonne, c'est... c'est vraiment Jessie Jazz, bredouille Marc-André en pointant une photo d'un doigt tremblant.

Les deux autres comédiens approuvent avec enthousiasme et poursuivent leurs commentaires. Je me masse le front, bourru, en jetant un coup d'œil à Stéphane. Celui-ci, bière entre les cuisses, m'observe avec un sourire ironique, les mains derrière la tête. Rémi, lui, étudie les clichés, le visage impassible.

Au bout de cinq minutes, les trois acteurs proposent Jessie Jazz, Viper Storm et Elle Ardente.

– Toutes des filles blanches... qui vont jouer avec des gars blancs, glisse Stéphane.

Crissé, il fait exprès pour me mettre en maudit, ou quoi ? J'ignore son

commentaire, mais je fais remarquer que les trois comédiennes choisies perpétuent un peu trop les stéréotypes des pornstars avec leur air hyper vicieux et leur beau body. En plus, elles ont toutes en bas de trente ans. Je montre une des photos sur ma feuille.

– Pourquoi pas en prendre une plus âgée ? Abigail Rain, ici, a quarante ans, pis c'est une belle femme. Ce serait cool, non ?

Tout le monde cherche le portrait d'Abigail et les trois acteurs tergiversent.

– Ben... elle est cute, c'est clair, mais...

– Moi aussi, je la trouve belle, mais elle est moins... euh...

– Ouain, moins quelque chose, mais je pourrais pas nommer quoi, au juste...

– Ostie, les boys, cette fille-là vous cruiserait dans un bar, pis vous diriez tous oui sans aucune hésitation ! que je m'écrie.

– C'est sûr, dude, convient Laurent, mais, là, si on a le choix...

– Je veux que notre film montre du vrai sexe, pas des clichés d'adolescents attardés qui pensent que toutes les lesbiennes rêvent de faire du ciseau en suçant des gars ! Ciboire, Marc-André, t'as trente-six ans, pis toi, Philippe, quarante-cinq ! On va pas juste prendre des petites jeunes ! On engage Abigail au lieu de Elle ! Je suis le réalisateur, pis c'est mon call, voilà !

– C'est ben correct ! approuve Marc-André. C'est vrai que c'est une maudite belle femme, Abigail.

Les deux autres acteurs acceptent aussi. Voilà un bon point de réglé.

J'annonce qu'on tournera dans deux mois, soit autour du 15 juillet, et que je dois avoir les dispo de tout le monde.

– T'as déjà un synopsis, Claude ?

– Absolument ! lance mon ami en fouillant dans son sac, tout excité. Je vais vous lire ça.

Il sort une feuille et enfle des lunettes. J'en profite pour fournir une seconde tournée de bière (que Rémi refuse derechef), puis Claude, après s'être éclairci la gorge et avoir lissé ses rares cheveux, commence :

– Bon. Alors, voici l'histoire. Deux camionneurs qui ne se connaissent pas, un homme et une femme, acceptent de conduire chacun un camion entre Montréal et la Gaspésie. Comme ils transportent de la nitroglycérine, ils doivent éviter les soubresauts et les cahots, sinon tout explose. Au début, on voit le camionneur derrière son volant qui livre à la caméra sa vision des femmes et de la sexualité, en opposition avec la camionneuse qui, aussi dans son véhicule, monologue sur le même sujet. Ils se retrouvent ensuite dans un truck stop sur fond de musique classique pour aller manger de la tarte au poisson. Mais le soir, pour contrer leur angoisse de mourir en route, ils finissent par baiser dans un des camions, une baise tout en douceur, car leurs ébats risquent de faire sauter la nitro.

Laurent bat des paupières. Les deux autres acteurs paraissent perplexes. Rémi demeure impassible tandis que le sourire amusé de Stéphane revient planer sur ses lèvres. Moi, je ferme les yeux. Ostie, j'aurais dû m'en douter.

– Évidemment, cette première baise ouvrira leur horizon et ils décideront de tenter différentes expériences sexuelles au cours de leur longue route. À un moment, ils s'arrêtent dans une grande et riche maison pour demander leur chemin et réalisent que la propriétaire est mourante dans son lit. La sœur de celle-ci veille sur elle avec son mari. Lorsque la femme meurt, le camionneur et la camionneuse copulent avec le couple, tandis que la voix de la morte plane dans la pièce : « Je suis morte, et il n'y a rien après ! Je suis nulle part ! » Et plus elle crie ces mots, plus les orgasmes sont puissants.

Laurent et Philippe ont maintenant les yeux écarquillés, Marc-André est blême et Stéphane doit camoufler son sourire derrière sa main. L'impassibilité de Rémi a fait place à une discrète moue de mépris. Et moi, je me traite d'imbécile. Comment se fait-il que je n'aie pas vu venir ce genre de dérapage de la part de Claude ? Mais lui, inconscient, poursuit avec assurance :

– Puis nos deux camionneurs vont dans une seconde maison pour, à nouveau, demander leur chemin et tombent sur un couple d'écrivains en panne d'idées. Les camionneurs leur proposent un trip à quatre pour les inspirer, mais ils refusent. Ce refus excite les visiteurs et ils les obligent à baiser avec eux. Si au début les artistes résistent, ils finissent par se laisser gagner par le plaisir et le désir, entre autres grâce à l'intervention d'une immense sculpture en forme de pénis, et tout le monde fourre sur l'air de *Singing in the Rain*.

– Claude..., que je marmonne.

– Enfin, les camionneurs, après avoir réussi à livrer leur dangereuse marchandise, se retrouvent dans une chambre d'hôtel. Maintenant que le danger, la mort et la résistance ont disparu de leur vie, ils réalisent qu'ils n'ont plus aucun stimulus sexuel. Cela les désespère tellement que le camionneur implore Satan de le stimuler, de lui donner cette pulsion de vie que le dieu catholique refuse à tous. Le camionneur devient donc possédé du diable et se met à éjaculer partout. La camionneuse, excitée, lui saute dessus et lui hurle : « Prends-moi ! Prends-moi ! » Trop excités, ils trébuchent et traversent tous deux la fenêtre. Comme ils sont au quatrième étage, ils tombent dans un landau d'enfant qui se trouve tout près d'un escalier. Le couple baise donc furieusement dans le landau qui dévale les marches et, une fois en bas, ils percutent un mur et meurent dans un ultime orgasme.

Claude observe tout le monde avec une expectative juvénile. Les trois comédiens le dévisagent comme s'il avait perdu la raison. Stéphane se frotte le nez et commente :

– Donc, dans un seul film porno, tu veux rendre hommage au *Salaire de la peur*, au *Déclin de l'empire américain*, à *Cris et chuchotements*, à *Clockwork Orange*, à *The Exorcist* et au *Cuirassé Potemkine*.

– Ah ! t'as remarqué ? s'emballe Claude. Bravo ! C'était pourtant assez subtil !

– On... on va fourrer dans un landau qui déboule un escalier ? demande Marc-André.

– Je veux pas être plate, Claude, dit Philippe, diplomate. Mais... euh... avec

le budget que Jef nous a présenté...

– Voyons, même si on avait dix millions, on tournerait jamais ça ! que je m'écrie. Il tient juste pas debout, ce scénario-là !

Claude devient rouge.

– Si tu vois pas toutes les références dans le film, c'est peut-être toi qui...

– Ben oui, on les voit, tes références ! Mais c'est juste ça qui t'intéresse, tes crisses de références ! T'en faisais plein à Resnais pis Truffaut dans *L'année dernière au domicile conjugal*, pis, comme par hasard, on t'a plus jamais demandé d'écrire d'autres films professionnels après !

De rouge, Claude passe à écarlate. Les poings serrés, il est sur le point de répliquer lorsque Philippe intervient à nouveau :

– Mais l'idée que le sexe et le désir sont stimulés par des émotions normalement négatives, c'est intéressant. Ça amène une profondeur qu'on voit jamais dans la pornographie.

– Ah ! s'exclame Claude avec orgueil. Merci !

– OK, garde cette thématique, mais fais un scénario raisonnable qu'on peut tourner en cinq jours ! Pis avec six acteurs ! Pis, crisse ! vas-y mollo avec les références. On veut donner aux gens le goût de s'envoyer en l'air, pas de faire un doctorat !

Claude hausse les épaules, calmé mais un peu grognon.

– OK, mais c'est toi qui voulais faire un porno différent...

– Oui ! Parce que le sexe dans la porn est formaté ! Il excite des fois, mais il touche jamais ! Moi, je veux un film avec du cul réel ! Parce que, chaque fois qu'on a une baise satisfaisante dans la vie, chaque fois qu'on fourre avec du vrai désir, on fait de la bonne porn ! C'est ça que je veux !

Moment de réflexion où tout le monde se regarde en approuvant discrètement. Même Rémi, durant mon bref laïus, a montré un semblant d'intérêt. Encouragé, je répète que j'ai besoin des disponibilités de toute la gang et, alors que je suis sur le point de clore la rencontre, notre monteur, qui n'avait pas encore dit trois mots, lance d'une voix égale :

– J'aimerais vous offrir, à chacun d'entre vous, une nuit au spa Les Cascades bleues en Estrie, avec soins et massage.

On le dévisage avec étonnement. Rémi explique sur un ton neutre :

– Je suis content de faire partie de ce projet, pis c'est mon cadeau pour vous remercier. Choisissez un soir d'ici le début du tournage.

– Ben voyons donc, tu vas te ruiner ! dit Laurent.

– Les Cascades bleues, c'est le spa de tes parents, ça, non ? demande Claude.

– Ma mère est morte, mais, à soixante-dix-neuf ans, mon père est toujours propriétaire, alors inquiétez-vous pas, je vais m'arranger avec lui. C'est pour toute l'équipe, hein, pas juste pour les acteurs. Une petite virée avec votre blonde en Estrie, avec massage compris, ça va donner du pep avant le tournage.

– Moi, j'ai pas de blonde, mais tu peux être sûr que je vais trouver une fille

pour m'accompagner ! lance Laurent, ravi.

Tout le monde remercie chaleureusement Rémi et celui-ci, le visage neutre, hoche la tête. Stéphane, Claude et moi, on se décoche des coups d'œil étonnés. Est-ce que Rémi, avec le temps, aurait acquis un minimum d'altruisme ?

On trinque tous une dernière fois. La préproduction commence officiellement.

Trois semaines plus tard, Claude accouche d'un scénario raisonnable qui se concentre principalement autour d'un fragment de sa première version : un jeune couple dont la libido est éteinte roule sur une route et tombe en panne d'essence près d'une maison victorienne, où il va demander assistance. Les visiteurs arrivent chez une femme très malade, sur le point de décéder. Elle est entourée de sa sœur, de son beau-frère, ainsi que du majordome. Tous veillent l'agonisante. La proximité de la mort éveillera les pulsions sexuelles de tout le monde, surtout celles du jeune couple. Cela me satisfait : une histoire symbolique qui montre le sexe comme antidote à la mort, l'absence de misogynie et de clichés, l'originalité de la proposition et, aspect non négligeable, un seul lieu de tournage. Claude, de son côté, est tout aussi heureux : son œuvre ne cite finalement que Bergman, mais l'hommage au cinéaste suédois n'en est que plus fort. D'ailleurs, le titre serait *Cris et gémissements*.

Je rencontre Stéphane pour discuter avec lui du look du film. Tant qu'à s'inspirer de Bergman, allons-y à fond et ne lésinons pas sur les rideaux rouges et les tentures écarlates. Steph n'est pas contre. Je suggère aussi des images plus froides durant les scènes de dialogues et des ambiances chaudes durant les scènes de sexe, avec peu de découpage pour ces dernières afin de laisser parler les corps. Mon directeur photo approuve. J'espère quand même qu'il va s'impliquer un peu plus que ça.

Au début de juillet, Lucie et moi casons notre fils de douze ans chez un couple d'amis, puis nous nous rendons au spa Les Cascades bleues, gracieuseté de Rémi. Directrice des ressources humaines dans une grosse boîte de marketing, Lucie a du boulot par-dessus la tête et ce petit congé représente pour elle une pause des plus salutaires. Nous nous faisons masser et dorloter, mangeons un excellent repas, puis, bien sûr, concluons cette journée romantique par une bonne baise dans notre spacieuse chambre. Après quoi, nous nous retrouvons couchés côte à côte dans le lit ; je fixe le plafond avec satisfaction et commente :

– Même après quinze ans, on a du sexe pas mal cool, non ?

– Je suis assez d'accord, répond Lucie en souriant.

– Évidemment, on s'arrache pas le linge sur le dos aussitôt qu'on se frôle, comme on le faisait au début, pis ça dure plus des heures, mais on fait l'amour encore... quoi, deux fois par semaine ? Pas pire, pour un vieux couple.

Elle tourne la tête vers moi.

– Pourquoi tu parles de ça, là ?

Je me redresse sur un coude.

– Si, dans un film de cul, tu voyais une scène de sexe comme la baise qu'on vient juste d'avoir, trouverais-tu ça excitant ?

– Ah ! ç'a rapport à ton film, j'aurais dû y penser...

– Réponds à ma question.

– La dernière chose qui m'exciterait, c'est de me voir en train de baiser.

– Mais non, pas nous deux ! Mais... une scène dans laquelle les comédiens reproduiraient notre façon de faire l'amour.

– On a une *façon* de faire l'amour ?

– Come on, Lucie.

C'est à son tour de contempler le plafond.

– Tu sais que la porn m'intéresse pas vraiment en partant, alors...

– Si le cul était plus vrai pis moins sexiste dans la porn, les femmes aimeraient mieux ça.

Lucie réfléchit en caressant doucement son ventre du bout des doigts. J'adore quand elle fait ça.

– J'ai une amie qui regarde pas mal de porno, généralement toute seule, rarement avec son chum. Elle me...

– Qui ça ? Nadine ?

– Je te le dirai pas, maudit curieux. Elle me raconte que, souvent, elle aime les scènes pas mal trash, celles où quatre hommes fourrent la même femme en la traitant de « fuckin' slut » pis en lui venant dessus pendant qu'elle est par terre... Elle dit que ça l'excite beaucoup pis que cette excitation ébranle pas mal la féministe en elle alors que, normalement, elle dénoncerait ce genre de sexualité.

Je ne réplique rien, songeur à mon tour. Lucie me regarde.

– Toi, mâle hétéro standard, ça t'exciterait de voir des scènes comme nos baisers ?

– Ben oui.

– Pourtant, je suis sûre que la porn que tu consommes est pleine de filles hyper cochonnes, de gars machos, de boules refaites...

– Justement, je suis tanné de ça.

– Ça t'empêche pas d'en regarder.

– J'en regarde pas souvent...

– Han, han...

Je me recouche sur le dos en reniflant. Pas trop envie de m'aventurer sur ce sentier... Je finis par lâcher :

– Une de tes amies féministes... C'est Janice, c'est ça ?

Elle se contente de rire et me demande d'aller chercher la bouteille de vin sur la table.

Une semaine avant le tournage, je rencontre les trois acteurs chez moi, un par un. Je leur demande s'ils accepteraient des baisers à trois dans le film. Oui, répondent-ils, mais si ce sont deux gars, ils ne se touchent pas. Ça me déçoit un peu, car cela maintient le cliché de la porno traditionnelle. Philippe rétorque qu'il ne s'agit pas d'un cliché, mais d'une réalité : dans la vraie vie, pendant un threesome, les filles vont souvent se caresser entre elles, mais rarement les hommes hétéros. Je dois admettre qu'il a raison. Même Lucie m'a déjà raconté que l'idée de deux femmes ensemble l'excitait, alors que l'image de deux mecs en train de s'embrasser la laissait de glace.

Je leur dis qu'ils porteront des condoms pendant les pénétrations et Marc-André en profite pour demander s'il y aura des scènes de sodomie.

– Pourquoi ? T'aimes pas ça ? que je demande.

– Ah non, non, j'aime ça. Je l'ai fait une couple de fois, y a ben longtemps.

– C'est trop intime pour le cinéma ? Tu gardes ça pour ta blonde ?

Marc-André semble presque effrayé.

– Je serais jamais capable d'enculer la femme avec qui je suis depuis dix ans pis qui est la mère de mon enfant !

– Mais... pourquoi ?

Il hésite, puis répond sur un ton mi-gêné, mi-fier :

– Tu peux pas baiser la femme que t'aimes de la même manière que tu foudroierais une fille que tu connais pas...

Oh là là, on est vraiment dans le concept de la maman et de la putain, ici, mais je décide de ne pas ouvrir cette porte avec l'acteur. De toute façon, je ne prévois pas de sodomie pour le film.

Puis je leur demande s'ils écoutent beaucoup de porno. Trois ou quatre fois par semaine dans le cas de Marc-André, une ou deux fois par semaine pour Philippe et au moins cinq fois par semaine pour Laurent. Je leur enjoins donc d'oublier tous les clichés et les comportements machos véhiculés par la porn mainstream : ils doivent être vrais, pas jouer des attitudes.

Je termine les trois rencontres en leur disant de me faire confiance, et en leur assurant que je trouverai des solutions si certaines scènes deviennent problématiques. À leur départ, les trois hommes paraissent à la fois excités (surtout Laurent) et nerveux (surtout Marc-André).

Deux jours avant le tournage, Rémi me convoque chez lui. Je me retrouve donc dans un appartement que je visite pour la première fois et qui ne comporte que deux pièces et demie. La cuisine est laide, mais propre et bien rangée. Même chose pour la salle de bain, sauf pour un détail morbide : une corde de pendu est

accrochée au plafond, au-dessus de la baignoire.

– Ostie, Rémi, t'as pas l'intention de...

– Mais non, du calme. C'est juste au cas.

– Au cas que quoi ?

– Que plus rien ne vaille la peine. Mais tant que je peux faire mes vidéos sur Internet, tout va bien. Tu sais qu'il y a des gens à travers le monde qui visitent mon site ? Y a un type qui travaille chez HBO, aux États-Unis, et qui m'écrit souvent pour me dire à quel point il adore mes montages. Évidemment, c'est trop subversif pour la télé, même pour HBO.

Je le dévisage longuement, reviens à la corde de pendu, puis décide de ne pas insister.

Dans la pièce qui sert à la fois de chambre à coucher et de bureau, le bordel est cosmique. Livres, petites caméras de toutes formes et de toutes époques, piles de feuilles, VHS, DVD et Blu-ray éparpillés, bidules électroniques, revues de toutes sortes, disques compacts... Il y en a partout : dans les deux bibliothèques, sur le sol, contre les murs... Le lit lui-même est enfoui sous le fatras et je me demande comment Rémi arrive à se coucher le soir. Sur le bureau tout aussi encombré s'élèvent deux ordinateurs récents, les fonds d'écran représentant la partie centrale du triptyque *Le jugement dernier* de Bosch. Diplomate, je me contente de dire :

– J'imagine que tu vis seul.

– J'ai toujours vécu seul, tu le sais ben.

– Je me disais qu'en dix ans, ç'avait peut-être changé.

– J'ai pas changé du tout.

– Ah.

Ç'a le mérite d'être clair.

– En passant, Rémi, merci pour ton cadeau au spa de ton père. Lucie pis moi, on a ben tripé.

– Cool, commente Rémi, le visage aussi impassible que si on venait de lui dire que le bouleau est un arbre de la famille des bétulacées.

– Steph, Claude pis leurs blondes ont ben aimé ça aussi. Je sais pas si nos trois comédiens y sont allés, mais...

– Oui, ils y sont allés. C'est justement de ça que je veux te parler.

Content d'en arriver au sujet de notre rencontre : je ne peux m'empêcher d'être un peu mal à l'aise dans cet appartement, seul avec Rémi. Même s'il s'agit d'un... ami. Un ami que je n'ai pas vu depuis plus de dix ans et qui, de son propre aveu, n'a pas changé.

– Assis-toi, Jef.

Il n'y a qu'une chaise, celle devant le bureau.

– Non, je suis correct debout.

– Je veux te montrer quelque chose sur l'ordinateur, alors assis-toi.

– OK. T'as une bière, ou quelque chose à b...

– Non. Assis-toi.

J'obéis, un brin nerveux. Que va-t-il me montrer ? Le nouveau montage de son site nihiliste ? Mais non, il a dit que cela avait un lien avec les trois acteurs et leur visite au spa.

Rémi appuie sur la barre d'espacement de son clavier. La peinture de Bosch disparaît et une vidéo commence à jouer, plein écran, un plan fixe qui filme un lit. La qualité de l'image est moyenne, seule la lumière de la salle de bain est allumée, mais on distingue nettement une femme d'environ trente-cinq ans qui se déshabille tandis qu'on entend le son de l'eau qui coule dans un lavabo. Maintenant nue, la fille s'étend sur le lit et attend. De la porno amateur ? Mais cette pièce, ce décor... À quelques détails près, ça ressemble drôlement à la chambre qu'on avait, Lucie et moi, aux Cascades bleues...

Ostie, est-ce que ça se pourrait que...

Lorsque je vois, à l'écran, Marc-André sortir des toilettes, flambant nu, je me lève vivement.

– Câlisse, Rémi, t'as pas fait ça !

Rémi appuie sur « pause » et remonte ses lunettes carrées sur son nez, un tantinet irrité par ma réaction. Irrité, ostie, sans plus ! Avec une voix patiente, mais mécanique, il explique :

– T'as dit l'autre jour que tu voulais du vrai sexe, du cul réaliste. Mais qu'est-ce que t'en sais ?

– Quoi ?

Rémi incline légèrement la tête sur le côté.

– Tu sais comment le monde fourre, toi ?

Je me contente de cligner des yeux. Rémi se penche vers le clavier.

– Un bon réalisateur doit savoir de quoi il parle, non ? Alors...

– Rémi, non, stop ! Il est pas question que je regarde ça !

– C'est pas du voyeurisme, Jef. C'est de la recherche.

Il remet la vidéo en marche.

Et, évidemment, je regarde. Vous auriez fait quoi, à ma place ? Avec un mélange de fascination et de gêne, je me rassois lentement et j'assiste à la relation sexuelle de Marc-André et de sa copine : petite fellation pour se mettre en train, puis chevauchement de madame sur monsieur au rythme régulier avec quelques embrassades et caresses. Au-delà du malaise que j'éprouve, je ne peux m'empêcher d'être frappé par le côté lisse de la scène, par son ambiance straight, son déroulement tout à fait... normal.

– On change ? finit par demander la femme.

– OK... Étends-toi sur le dos.

Je tique en entendant ces indications si précises. Maintenant en position du missionnaire, Marc-André effectue son va-et-vient, parfois en enfouissant son visage dans le cou de sa partenaire, parfois en se relevant à bout de bras pour l'observer brièvement. Elle, de son côté, gémit en gardant les yeux fermés. Le

plaisir est là, mais tous ces gestes, tous ces mouvements se contentent de suivre l'ordre des choses et manquent de... De quoi, au juste ?

De personnalité, peut-être ?

Les gémissements de la femme deviennent un peu plus forts, un peu plus aigus, son dos s'élève du matelas et ses doigts se crispent. Une jouissance sans doute vraie, mais tout de même bien élevée.

– C'était bien ? demande Marc-André.

– Oui... Très bien...

Elle sourit, satisfaite. La satisfaction que l'on ressent après avoir visité un parc d'attractions. Mais pas Disney World, plutôt La Ronde.

– Tu veux que je m'occupe de toi ? propose-t-elle.

– Ça te dérange pas ?

Avec un sourire rassurant, la femme pousse gentiment son partenaire jusqu'à ce qu'il se retrouve sur le dos. Elle le suce à nouveau, sans émettre un son et sans le regarder. L'acteur a aussi clos ses paupières, comme concentré sur des images intérieures, et, alors qu'il est sur le point de jouir, sa blonde éloigne son visage tout en continuant de le masturber : le sperme gicle en l'air et retombe sur la main et le ventre de Marc-André qui éructe une série de grognements suffoqués, mais retenus.

La vidéo s'arrête. Le tout a duré une douzaine de minutes. Sur le coup, je me dis que c'est plutôt court, puis me demande si mes séances avec Lucie sont plus longues. Oui, quand même. Mais *vraiment* plus longues ?

Je me rappelle alors la présence de Rémi qui me considère en silence. Crisse ! je peux pas croire que j'ai eu l'indécence de regarder ça ! Si Marc-André l'apprenait... J'opte pour un ricanement dédaigneux.

– J'ai compris où tu veux en venir, t'sais : le vrai sexe est pas si excitant, c'est ça ?

– Je veux rien, moi. Quand j'ai installé mes caméras, ma seule intention était de t'offrir un échantillonnage varié pour t'aider. La preuve...

Il se penche et fait apparaître une seconde vidéo, se déroulant dans le même genre de chambre que la précédente, mais plus éclairée.

– Non, non, Rémi, ça suffit, là, c'est...

Mais je me tais, happé par la scène.

Cette fois, c'est Philippe qui baise avec sa compagne, mais une baise passionnée, olympique, explosive. Sa blonde, dans la quarantaine, se fait prendre en levrette en poussant des « oui, oui, vas-y, vas-y ! » presque rageurs tandis que l'acteur la pénètre brutalement en lui donnant des claques sur les fesses. Après trois minutes de ce rythme effréné, il se retire et enfouit sa face dans sa croupe, lapant tout ce qui se présente à lui, ce qui fait gémir et rire sa partenaire. Puis, changement de position : madame chevauche monsieur en ondulant lascivement sur lui, les mains sur sa tête renversée en arrière, tandis que Philippe lui caresse les seins. Je regarde ça, ahuri, et même si je ne trouve pas la femme très belle, je ne

peux m'empêcher, nom d'une pipe ! de ressentir une vague excitation dans le bas-ventre. Les deux amants conservent ce rythme langoureux pendant deux minutes, puis graduellement la cadence s'intensifie... et, tout à coup, la scène se déroule en accéléré : je ne me suis pas rendu compte que Rémi s'était penché sur le clavier.

– Ça dure un certain moment, je vais t'amener à la fin.

– C'est pas nécessaire, j'en ai assez vu.

Rémi fait comme s'il n'avait rien entendu. Malgré le défilement rapide des images, je devine que le couple change au moins quatre fois de position et, après de longues secondes, la vidéo reprend sa vitesse normale : Philippe pénètre maintenant sauvagement sa partenaire en cuiller alors que celle-ci répète des « fourre-moi, oui, fourre-moi ! » ponctués de gémissements...

... et qu'est-ce que c'est que ce sentiment désagréable qui me titille tout à coup ? Serait-ce un embryon d'envie ?

– Viens, ma cochonne, grogne Philippe en lui malaxant les seins. Come on, je veux t'entendre venir, je veux t'entendre crier...

– Ah oui, fourre-moi, ah oui, ah oui, *ah ouiiiiiiiiiiiiiiii !...*

Sa jouissance est si intense qu'elle se tortille en tous sens, comme un automate dont le moteur serait dérégulé. Après une éternité, elle se calme et, à bout de souffle, l'embrasse avant de susurrer :

– OK, à ton tour...

Comme s'ils s'étaient parfaitement compris, il se met à genoux, elle se couche sur le dos en glissant sa tête entre les jambes de son partenaire et elle commence à lui... oui, exactement, à lui bouffer le cul, tandis qu'il se branle au-dessus d'elle et qu'elle-même active sa main droite sur son propre sexe. Et à ce moment, je me fous totalement de ne pas trouver cette femme particulièrement bien roulée : c'est tout simplement magnifique. Et bien sûr, ce qui doit arriver arrive : Philippe jouit en grognant comme un possédé et arrose les seins et le ventre de sa conjointe qui, merde ! semble venir une seconde fois !

– Ostie..., que je ne peux m'empêcher de marmonner.

Je me rappelle avoir connu des baisers semblables avec Lucie, à quelques variantes près, mais c'était à nos débuts. Depuis combien de temps Philippe est-il avec sa blonde, déjà ? N'a-t-il pas dit « dix-huit ans », l'autre jour ?

La vidéo s'arrête. Je me ressaisis et regarde Rémi en affectant un air triomphant.

– Et voilà ! C'est la preuve que le vrai sexe dans un vrai couple peut être super tripant !

– Donc, plus ça ressemble à un film porno, plus c'est tripant, c'est ça ?

Je ne réplique rien, pris au dépourvu. Pourtant, Rémi ne montre aucune trace d'ironie. Il se penche et sélectionne une autre vidéo. Cette fois, je ne m'y oppose même pas. À quoi bon ? Il ne reste que Laurent, alors...

Le jeune acteur apparaît à l'écran dans une chambre beaucoup plus éclairée, en train de prendre en doggy style une superbe fille d'environ vingt-cinq ans.

Sans doute une amante ou bien une date avec qui il baise pour la première fois. En tout cas, il est couvert de sueur, grogne, grimace de manière exagérée, donne des claques sur les fesses offertes, mais paraît surtout préoccupé. Sa partenaire pousse de petits couinements, mais elle lance souvent des regards interrogateurs par-dessus son épaule, mi-encourageants, mi-perplexes. Rémi précise alors :

– Ça fait presque une demi-heure qu’il la pénètre non-stop.

Je fronce les sourcils. Tout à coup, le comédien se retire en lissant ses cheveux, exténué.

– Je... Attends, attends un peu...

Il reprend son souffle. La fille s’étend sur le dos, indécise.

– Ça va ?

– Oui, oui, pas de problème... T’es tellement excitante...

Toujours à genoux, il s’approche d’elle et se masturbe près de ses seins.

– Tu peux te caresser, toi aussi.

Elle louche vers le sexe près d’elle.

– Tu... veux me venir dessus ?

– Ben... ouais, pourquoi pas ?

Elle se redresse. Manifestement, l’idée ne l’enchanté pas.

– On devrait peut-être arrêter là, non ? C’est pas grave, si ça marche pas...

Et là-dessus, elle sort du lit pour se rendre aux toilettes. Laurent lâche sa queue et pousse un long soupir.

– Je sais pas ce qui se passe... Je te jure que ça m’arrive jamais.

C’était donc la première fois qu’ils baisaient ensemble. Franc succès.

– Je te crois, répond la voix féminine couverte par le son de la douche.

Yeah, right. Laurent sacre en silence en frappant un petit coup sur le matelas... puis la vidéo s’arrête. Je me tourne vers Rémi et tente de mettre tout le dédain dont je suis capable dans mon regard.

– J’aurais dû me douter que ton idée d’inviter l’équipe au spa était pas dictée par la gentillesse...

Il hausse les épaules, pas du tout gêné par ma remarque.

– Moi, je me doutais ben que tout le monde allait baiser ce soir-là. Une nuit dans un spa, tous les couples en profitent, même ceux qui fourrent pas souvent.

– Tu imagines si nos trois acteurs apprenaient que...

Je me tais. Quelque chose me chicote dans ses paroles.

– Tu te doutais que *tout le monde* allait baiser ?

Rémi se penche à nouveau vers le clavier.

– Si tu veux du vrai sexe dans ton film, faut que ton échantillonnage soit un peu plus large que trois observations.

Non... Non, ce n’est pas ce qu’il veut dire, n’est-ce pas ?

Dans une nouvelle vidéo, je vois tout à coup Stéphane, long et maigre, s’envoyer en l’air avec Caroline, sa blonde depuis huit ans, dans la position du missionnaire. Mes deux bras tombent de chaque côté de la chaise, mais je garde le

silence, trop soufflé. Pendant environ deux minutes, j'observe d'un œil hagard mon ami qui fait l'amour paisiblement, sans grands éclats. Pourtant, ils semblent avoir du plaisir. Sauf que, visuellement, il ne se passe rien.

Le film s'arrête.

– Ça continue comme ça pendant une dizaine de minutes, inutile de s'étendre là-dessus, explique mon « ami ».

– Rémi, est-ce que t'as aussi fil...

Mais une nouvelle vidéo commence. Cette fois, il n'y a aucune lumière dans la chambre, mais la lentille est sur le mode night vision et on peut tout de même voir ce qui se passe, comme à travers une caméra d'espionnage. C'est maintenant au tour de Claude et de Josée de baiser. Si on peut appeler ces mouvements robotiques une baise : corps adipeux de Claude étendu sur sa blonde, visage enfoui dans son cou, mouvements de va-et-vient secs et mécaniques, mains de Josée figées sur le dos de son partenaire, yeux vides de la femme dirigés vers le plafond. Aucun son, ni de l'un ni de l'autre. C'est pas mêlant : cette scène me fait encore plus peur que *The Shining*.

– Ils ont commencé il y a trois minutes, précise Rémi. Aucun préliminaire.

Claude émet un grognement comme s'il se raclait la gorge, se raidit quelques secondes, puis cesse de bouger en soupirant. Il a joui ? C'est ça, il a joui ? Josée ne réagit pas. Peut-être n'en est-elle pas sûre elle-même... Claude redresse enfin la tête pour la regarder.

– Tu veux que je continue un peu ? demande-t-il.

– Non, non, ça va. Je suis fatiguée de toute façon.

Et cette vidéo aussi enlevante qu'haletante s'arrête. Je me tourne vers Rémi, fataliste.

– Évidemment, il t'en reste une.

Sans un mot, Rémi se penche vers le clavier. Pourquoi je ne lui casse pas la gueule ?

C'est la première fois que je me vois baiser (j'imagine que cela ne vous est pas arrivé souvent à vous non plus) et si je m'attendais à ressentir de la colère ou de la gêne, c'est finalement l'étonnement qui domine. Parce que la scène qui se déroule sur l'écran est tranquille, plutôt banale. Pas ratée comme celle avec Laurent, jamais aussi morne que celle avec Claude, un brin plus folichonne que celle avec Marc-André, mais assez près de celle avec Stéphane. Et pourtant, je me *rappelle* que cela avait été fort satisfaisant. Mais ce que je vois là...

– OK, ça suffit, que je lâche d'une voix dure.

Rémi interrompt la vidéo, croise les bras et attend. Je le fusille du regard, comme le dit si bien le cliché.

– T'es un ostie de crackpot.

– Je vois pas pourquoi. Je te donne du matériel d'étude, c'est tout.

– T'aurais au moins pu avoir l'honnêteté pis la décence de te filmer toi aussi.

– Je fourre pas, moi. En tout cas, très rarement. La dernière fois, c'était il y a

six ans. Je me crosse sur de la porn une ou deux fois par jour.

Il articule ces mots sans broncher, les bras croisés, le regard froid et inflexible. Je me lève et lui fais face.

– Premièrement, tu vas effacer tout ça.

– Pas de problème. Maintenant que tu les as vues, j'ai plus aucune raison de les garder.

– Deuxièmement, dis-moi pourquoi je te crisserais pas dehors de l'équipe. Parce que je vois pas d'autre chose à faire.

Il remonte ses lunettes sur son nez.

– Parce que même si tu peux monter le film toi-même, tu tournes dans deux jours pis t'as besoin de moi pour le making of et pour la deuxième caméra pendant les scènes de cul. Pis parce que, au fond, t'es pas mécontent d'avoir vu tout ça.

Le ton n'est même pas baveux. Rémi présente des faits, tout simplement. Ostie, il est tellement fucké que c'en est presque admirable. Je hoche la tête.

– T'es fier, au fond, d'avoir réussi à prouver ton point, hein ?

– Je te répète que j'avais aucune intention de départ. J'ai fait ça pour le projet ; maintenant que t'as vu les vidéos, tire les conclusions que tu veux.

– Mais tes conclusions, à toi, c'est que mon projet mènera à rien, c'est ça ?

– Je dirais pas ça. Je pense surtout qu'il te mènera pas où tu penses.

– Il va me mener où, d'abord ?

Il secoue très lentement la tête, ses yeux de glace noire rivés sur moi.

– Aucune idée.

Premier jour de tournage.

On a réussi à trouver une mega maison dans Westmount que l'on a décorée d'avance à notre goût. Comme il y aura quatre scènes de sexe dans tout le film, on en tournera une par jour, en fin d'après-midi. Ce seront les moins longues à filmer. La cinquième et dernière journée sera consacrée uniquement aux scènes non sexuelles.

Très tôt, toute l'équipe se retrouve dans la salle à manger de la luxueuse maison. On rencontre pour la première fois les trois actrices : Jessie Jazz, vingt-six ans, rigole avec tout le monde et trouve « ben drôle » de faire un porno avec une bande de « non-professionnels » ; Viper Storm, vingt-deux ans, est gentille, mais plus effacée ; et Abigail Rain, quarante ans, qui dégage une assurance tranquille, semble très intriguée par notre projet. Rémi, avec la seconde caméra, filme déjà pour le making of. Nos trois comédiens mâles sont gênés, même Laurent malgré ses grands airs. D'ailleurs, Viper et Jessie le reconnaissent et s'étonnent qu'un « vrai acteur connu » accepte de jouer dans un porno.

– J'ai peur de rien, vous allez voir ça, dit Laurent d'un ton goguenard un peu

forcé.

– Ça va ben aller, les boys ! lance Jessie. Quand on commence à fourrer, la nervosité décriisse, c'est pas long !

Voilà une philosophie fort pertinente pour notre projet.

Autour de la table, on prend une demi-heure pour parler du scénario et je demande s'il y a des questions.

– J'ai jamais eu tant de lignes à apprendre dans un film, s'inquiète Viper.

– Moi, je les ai apprises, mais je comprends rien ! commente Jessie. Anyways, Lou nous a prévenues que c'était pas un porn comme les autres.

Lou, c'est le producteur de Flesh Vibes. Dieu merci, il m'a assuré qu'il ne se présenterait pas pendant le tournage.

– Le thème, c'est la mort comme moteur sexuel ! explique fièrement Claude. Tous ces gens, surtout le personnage d'Abigail qui est à l'agonie, vont prendre conscience de leur mortalité et que, donc, le sexe est le meilleur moyen pour être immortel, du moins le temps d'une baise !

– Mais pourquoi le majordome est toujours masqué ? demande Abigail.

– Il symbolise la mort, répond le scénariste, vraiment emporté par son histoire. C'est comme si elle soufflait aux protagonistes : « Allez, fourrez ! Fourrez avant de mourir ! Car jamais vous ne vous sentirez si vivants ! Atteignez la petite mort avant d'être emportés par la grande ! »

Marc-André, qui joue le majordome, approuve en silence, sans doute reconnaissant que Claude n'ait pas révélé les raisons premières de la présence du masque.

– J'ai cru voir une sorte d'hommage à Bergman, ajoute Abigail. Je me trompe ?

Elle nous aurait révélé qu'elle est une shemale que nous n'aurions pas été moins estomaqués. Claude en a les larmes aux yeux.

On se prépare pour la première scène de la journée, qui sera aussi l'une des premières du film : celle de l'arrivée du jeune couple dans la maison. Stéphane a emmené avec lui un technicien, un gars de vingt ans qui semble toujours endormi, et tous deux montent l'éclairage extérieur près de la porte d'entrée. Pendant ce temps, je vois Laurent s'approcher de Rémi pour lui dire :

– Hé, dude, merci pour la virée au spa de ton père ! C'était vraiment cool.

– Content que t'aies aimé. Tu y es allé seul ?

– Non, j'ai emmené une fille que j'avais rencontrée quelques jours avant.

– J'espère que vous en avez profité.

– Mets-en ! J'ai passé la nuit à pratiquer notre film ! Pis c'était wild en crise !

Rémi me décoche un regard entendu, mais je détourne le mien, mal à l'aise.

À neuf heures trente, on abaisse la claquette pour la première fois. Ému, je crie :

– Action !

Le jeune couple (Laurent et Viper), habillé tout à fait normalement,

s'approche et frappe à la porte. Jessie leur ouvre. Elle porte une robe austère, presque victorienne.

Laurent. – Bonjour. On s'excuse de vous déranger, mais on a un petit problème de voiture... Pis mon cellulaire capte aucun réseau...

Jessie adopte alors une attitude très aguicheuse.

Jessie (*en minaudant et en se dandinant*). – Vous trouverez pas de dépanneuse dans le coin avant demain. En attendant, on peut mettre une chambre à votre disposition pour la nuit. La maison est si grande...

– Coupez ! que je lance. Jessie, joue pas les allumeuses. C'est un couple que tu connais pas.

– OK, mais faut que j'aie l'air un peu cochonne, non ?

– Non, pas pantoute.

– T'as l'air cochonne naturelle, anyways ! dit Laurent en riant.

– Une ondulation du bassin, quand même ? insiste la pornstar.

– Non.

– Un petit mouvement des boules vers l'avant ?

– Jessie, ta sœur est en train de mourir.

Elle paraît perplexe. Deuxième prise. Cette fois, Jessie fait semblant de pleurer pendant qu'elle récite son texte, ce qui est plus comique que dramatique. Les bras croisés, je hausse les sourcils et observe Stéphane. Ce dernier, l'œil dans le viseur, mâche une gomme en esquissant un sourire. Viper, le visage hagard, lance alors sa première réplique :

– Merci c'est très gentil à vous on voudrait pas vous déranger surtout pas dans un moment si pénible vous êtes sûre que.

Dieu du ciel, c'est atroce. Aucune émotion, aucune intonation. Je crois que mon chien aurait mieux joué (et je n'ai même pas de chien). Mais je ne coupe pas, je laisse rouler. Aussi bien se rendre jusqu'au bout du plan.

– Ça nous dérangera pas, ça mettra un peu de vie dans notre malheur, pleurniche Jessie.

Et là-dessus, elle ne peut s'empêcher d'adresser au couple un sourire vicieux. Eh boy...

La scène se poursuit, puis je crie un « coupez » peu enthousiaste.

– Hé ! vous étiez bonnes ! lance Laurent.

Je lui décoche un regard noir, puis donne des indications. Mais la prise suivante est à peine mieux. Et même lorsqu'on refait la scène avec d'autres valeurs de plans, ça ne change pas grand-chose. Je demande discrètement à Stéphane :

– On va pouvoir tirer quelques plans intéressants de tout ça, tu penses ?

Il hausse les épaules. Merci, Steph, très apprécié.

On déménage maintenant dans l'immense hall d'entrée. J'ai plusieurs plans de prévus, dont un travelling (les rails pour le dolly sont déjà installés depuis ce matin, de même que l'éclairage) et une plongée depuis l'escalier.

On tourne la scène où Marc-André, en majordome masqué, explique au

couple où il couchera. Après quelques prises, un seul constat s'impose : c'est une catastrophe. Viper est presque comateuse et Jessie, face à Marc-André qui porte un masque blanc inexpressif, a peine à conserver son sérieux. Et puis, elle ne peut pas s'empêcher de se dandiner le cul, c'est plus fort qu'elle !

– Mais comment ça se fait qu'on accepte de parler à un gars masqué ? demande Viper. Pis ces gens qui nous connaissent pas nous invitent à coucher chez eux, de même ?

Claude explique que le scénario est symbolique, qu'il ne faut pas le prendre au premier degré.

– Pis on va-tu finir par fourrer, dans votre film porno symbolique ? dit Jessie.

On poursuit le tournage pendant quelques heures et je tire le maximum que je peux de Viper et de Jessie, c'est-à-dire pas grand-chose. Mais lorsqu'on filme les premières scènes avec Abigail, une belle surprise m'attend : la pornstar joue plutôt bien l'agonisante qui, dans son lit, refuse de mourir et espère encore profiter du plaisir de cette vie. Au moins, ces passages dramatiques seront plus crédibles.

Entre deux prises, Rémi s'approche de moi et, tout en me filmant, me demande :

– Ça va être plus dur que tu le pensais, non ?

Aucun sarcasme. Il tient son rôle de responsable du making of, tout simplement.

– Ça sera pas facile, mais ça fait partie du défi, que je réponds. On va y arriver, j'ai confiance.

Puis, vers seize heures, c'est le moment que tout le monde attendait : notre première scène de sexe. Le jeune couple en panne de désir essaiera de baiser dans le salon, mais n'y arrivera pas. Jessie entrera et les caressera l'un et l'autre. Le couple résistera au début, puis finira par se laisser emporter dans ce threesome qui permettra aux deux tourtereaux de retrouver leur ardeur perdue.

Le divan est au centre de la pièce et des rails tournent autour : Stéphane, sur le dolly, filmera un seul plan circulaire, mais Rémi, avec sa caméra, prendra quelques plans rapprochés qui nous serviront au cas où nous aurions à couper de temps en temps (et, allez savoir pourquoi, je suis convaincu que nous couperons). Rémi devra filmer de loin et utiliser le zoom pour ne pas être dans le champ de la caméra de Stéphane.

– Filmer la scène en un plan circulaire, pour montrer l'étourdissement du désir qui renaît dans le couple..., que j'explique à Stéphane. T'en dis quoi ?

– Oui, pourquoi pas ?

Merde, il n'en a vraiment rien à cirer.

On se met en place. La tension est palpable, du moins chez les « non-initiés ». Claude, assis sur une chaise à l'écart, est droit comme un *i* et ne pipe mot, comme s'il attendait le résultat d'un dépistage de cancer. Stéphane parle plus que de coutume avec son assistant endormi. Moi-même, je sens mon cœur battre à mille pulsations à la minute. Laurent, malgré sa désinvolture, rit trop fort de ses

propres blagues. Seul Rémi ne montre aucun signe de quoi que ce soit.

Le début de la prise, où l'on découvre le côté blasé du couple, se déroule assez bien : le jeu à peu près inexpressif de Viper convient à la situation. Puis Jessie entre dans la pièce, toujours habillée de façon austère : elle commence à remonter sa robe en se frottant contre le cadre de la porte et pousse des gémissements en glissant ses doigts sous son vêtement... Misère, c'est complètement ridicule. J'interromps la scène en lui demandant d'en mettre un peu moins.

– C'est trop caricatural, que je dis.

Viper ricane et rétorque :

– C'est de la porn, Jef !

Même si cette remarque me déstabilise un peu, je continue à donner mes instructions à Jessie : elle doit allumer le désir, certes, mais elle ne peut montrer une telle assurance. Je veux un trip à trois qui ressemble à ceux dans la vraie vie.

– Pis t'en as fait combien, de trips à trois, dans ta vie ? me demande Jessie d'un air caustique.

Tous me regardent, amusés. Je ne sais comment réagir. En fait, je n'en ai fait qu'un seul, mais comme la question n'est pas là, je ne leur réponds pas et leur dis de reprendre leur place.

Prise suivante. Cette fois, ça va mieux. Tandis que l'assistant de Stéphane pousse lentement le dolly sur les rails, le désir monte dans le trio installé sur le divan et, après quelques minutes, les deux filles sortent le sexe de Laurent de son caleçon. Ça y est, la glace est brisée : on a notre première queue sur le set !

– Sucez-le pas tout de suite ! que je leur rappelle. Jouez un peu avec.

C'est vraiment moi qui ai crié ça ? J'essaie d'imaginer Tarkovski ou Truffaut lancer une telle directive sur leur plateau.

À ma grande satisfaction, Laurent commence à bander. L'œil à la lentille, Stéphane cesse de mâcher sa gomme. Sur sa chaise, Claude se met tout à coup à feuilleter fiévreusement son scénario, comme s'il cherchait une faute d'orthographe inexistante. Rémi, à l'écart, s'occupe des plans zoomés, impassible.

Le sexe de Laurent est en érection, certes, mais pas à sa pleine capacité. Ça n'empêche pas Viper de contempler cette verge comme s'il s'agissait de la huitième merveille du monde : autant, tout à l'heure, elle était aussi expressive qu'une machine à coudre, autant maintenant elle joue les vicieuses avec moult regards et léchages de lèvres. Lorsqu'elle marmonne : « Ooooh, j'adore ta belle grosse queue, mon cochon », je lance :

– Non, non, Viper, pas de phrases clichés comme ça !

– Laisse-la donc faire, dit Laurent, embêté par l'interruption.

– Elle joue ta conjointe, que je rétorque. Elle peut pas se pâmer comme ça devant ta queue comme si elle la découvrait pour la première fois, voyons !

– Sur tout que tu bandes un peu mou, glisse Philippe, qui observe la scène à l'écart.

– Ostie, arrêtez de couper, pis vous allez voir comment je peux bander solide !

On poursuit donc. Les filles commencent leur fellation et même si Laurent écarquille les yeux d'excitation, sa verge refuse de durcir au maximum. Cette fois, c'est Jessie qui minaude : « Oh oui, tu vas tellement bien nous fourrer, avec ta grosse queue... » J'interromps à nouveau la prise.

– Voyons, mon personnage peut dire ça ! objecte Jessie. Je suis pas sa conjointe, moi !

– C'est pas réaliste ! On dit pas des affaires de même, dans la vraie vie !

– Ben, dans la mienne, oui !

Je me frotte le front. Derrière sa caméra, Stéphane attend patiemment.

Et on reprend. Une première pénétration a lieu. La caméra tourne lentement autour du divan et même si Laurent n'est pas dans sa bandaison totale, il se débrouille. Le fait qu'il doive mettre un nouveau condom à chaque changement de fille le ramollit sur le coup, mais il retrouve chaque fois assez de fermeté pour réussir la pénétration. Sauf que, crisse ! la scène est vraiment, vraiment trop intense. Jessie grogne des « envoie, défonce-moi, mon salaud ! » tout en chevauchant son partenaire comme si elle espérait être empalée. Viper y va moins violemment, mais elle crie trop et de façon peu naturelle. Je songe à les interrompre, mais renonce. Au montage, on trouvera sans doute le moyen d'arranger ça.

Claude, tout à l'heure trop gêné pour regarder, fixe maintenant le trio d'un air béat, incrédule et envieux. Laurent, au cœur de l'action, semble à la fois ravi et inquiet, et ses grimaces, même si elles expriment le plaisir, sont par moments ambiguës. Quelque chose cloche et je me rappelle soudain sa baise avec cette fille aux Cascades bleues.

On s'arrête un instant pour que je puisse expliquer la finale de la scène. Laurent prendra Viper en levrette tandis que celle-ci bouffera le sexe de Jessie ; c'est dans cette position que Laurent jouira, ce qui déclenchera aussi l'orgasme de Viper.

– Il vient où ? demande Viper. Sur mon cul ou dans notre face ?

– Ça va être une éjaculation par pénétration, on la verra pas, que je réponds.

Les deux filles sont sidérées, comme si j'annonçais que j'organisais chez moi une journée Super Bowl sans ailes de poulet, et Laurent a une moue déçue. Je lui dis :

– Si tu peux venir pour vrai, tant mieux, tu seras plus convaincant ; sinon, fais semblant quand je te ferai signe. Pis crie pas plus que d'habitude, joue pas, laisse-toi aller. Viper, toi... euh... es-tu capable de jouir à l'écran ?

– Ben... pas vraiment.

– Moi, je peux ! lance Jessie. Je suis venue tantôt, mais je suis sûre que je peux encore ! Si tu me rentres deux doigts dans la noune pendant que tu me manges, Vip, tu peux être sûr que je vais décoller en tabarnac !

– Mais faut que Viper vienne aussi ! intervient Claude. Elle pis Laurent forment un couple qui, grâce à cette expérience, retrouve le plaisir et la

complicité ! Si Viper jouit pas, c'est comme si Michael Corleone dans *The Godfather* lâchait la mafia dès le premier film de la trilogie !

– Bon, ben, Viper, tu feras semblant. C'est-tu correct ?

– Ben sûr. C'est ça que je fais tout le temps.

– Jess, si t'as un orgasme, pas de trouble, mais mets-en pas trop. Pis Stéphane, oublie pas : quand ils jouissent, je veux pas de gros plans. Tu continues à les filmer en groupe, sans arrêter de tourner autour d'eux. Si on a besoin de plans de coupe, on prendra les images de Rémi.

Stéphane lève une main pour signifier qu'il a compris.

Je sors du champ en me frottant les paumes. Je m'étonne du naturel avec lequel je dirige depuis quelques minutes, sans plus ressentir aucune gêne. Il faut croire qu'on s'habitue à tout. On reprend donc le tournage. L'assistant de Steph, peu impressionné par ce qui se déroule autour de lui, recommence à pousser le dolly. Viper, la bouche contre le sexe de Jessie, gémit tout en se faisant baiser en doggy style par Laurent. Ce dernier la pénètre avec des mouvements souples, rapides, mais pas trop violents, les traits crispés, son regard allant de la croupe de Viper au visage de Jessie qui se caresse les seins comme si elle tentait de se les arracher (ostie ! y a vraiment rien à faire avec elle !), puis je me dis qu'il est temps de conclure.

– Quand tu veux, Laurent.

Mais l'acteur n'est pas prêt. Il se concentre, dégouline de sueur, mais il ne jouit toujours pas. Les minutes s'étirent, même les cris de Jessie diminuent d'ardeur et Viper me lance un ou deux coups d'œil interrogateurs. Rémi, qui filme de son côté, semble un brin intéressé.

– Mon personnage pourrait peut-être venir avant lui, propose Viper.

Laurent hoche la tête en signe d'assentiment. Aussitôt, Viper se met à émettre une série de petits couinements d'extase, la bouche collée au sexe de sa partenaire. Je n'y crois pas vraiment, mais, néanmoins, elle joue mieux la jouissance que les dialogues. Laurent, lui, écarquille les yeux, de plus en plus excité... mais, après de longues secondes, Viper cesse son numéro.

– Alors, Laurent ? que je demande.

– Je... j'y suis presque... Est-ce que... est-ce que Viper pourrait faire semblant une autre fois ?

Stéphane, tout en filmant, ne peut s'empêcher de ricaner tandis que Viper pousse un soupir las. Comme si ces deux sons annonçaient la fin du dernier round, Laurent se dégage, à bout de souffle.

– J'ai... besoin d'un break.

– Écoute, vieux, t'as juste à simuler, c'est tout ! que je lui rappelle.

Jessie éclate de rire.

– Un gars qui fake dans un porn ! Ostie ! ça, c'est bon !

Mais Laurent, aussi offusqué que si je lui avais demandé de refaire la scène avec deux hommes, s'écrie :

– Pas question ! Crisse, je joue dans un film de cul, je ferai pas semblant, certain ! Laissez-moi cinq minutes, pis je vais y arriver, OK ? Calvaire ! au prix qu'on est payés, je vais au moins jouir pour vrai !

Il est vraiment *très* stressé et confus. Un silence embarrassé plane dans la pièce et, tout à coup, une voix souffle à mes côtés :

– Il y arrivera pas.

C'est Abigail, qui observe le tournage depuis tout à l'heure.

– Quoi ?

– Il y arrivera pas, en tout cas, pas comme ça. Je peux suggérer quelque chose ?

Avant que je puisse répondre, elle s'avance vers l'acteur, assis dans un fauteuil et l'air piteux, le sexe maintenant ratatiné.

– T'écoutes beaucoup de porn, toi, non ?

Il hésite une seconde, puis hausse une épaule.

– Ouais... Pourquoi ?

Abigail a un imperceptible sourire puis déclare :

– Qu'est-ce que tu dirais si les deux filles fourraient ensemble pendant que toi, dans ce fauteuil, tu te crossais en les regardant ?

Je fronce un sourcil. Claude, sur sa chaise, se redresse, affolé. Laurent paraît surpris un moment, puis répond :

– Ouais... ouais, on pourrait essayer ça...

– Mais ça marche pas ! s'exclame Claude en bondissant sur ses pieds, brandissant son manuscrit comme un drapeau jaune. Ça marche pas pantoute avec l'histoire ! La symbolique est plus pantoute la même ! Voyons, imaginez-vous Orson Welles dire « Adieu » au lieu de « Rosebud » ?

– C'est vrai que notre film est dans la même veine que *Citizen Kane*, glisse Stéphane.

– N'empêche que Claude a pas tort, que je souligne. Si on change la finale de la scène, on est moins dans la complicité du couple qui se retrouve à travers une partenaire sexuelle commune pis qui...

– Moi, je veux l'essayer ! s'impatiente Laurent.

Merde, si ça tourne en conflit, Laurent n'arrivera même plus à bander. Jessie se redresse déjà sur le divan en lançant :

– Envoie, let's go, Vip ! On va y faire un bon show, à la vedette de la télé !

En moins d'une minute, les deux actrices se mettent en action : elles s'embrassent et se caressent avec moult gémissements. Laurent, dans le fauteuil, bande rapidement, une vraie érection solide et complète, et se branle en les fixant d'un air fasciné et lubrique. Toute nervosité a disparu de ses traits. Manifestement, nous n'existons plus pour lui.

Stéphane recommence à filmer, le dolly tourne à nouveau autour de la scène. Moi, je regarde en silence. Alors que les filles se font un soixante-neuf, Jessie pousse des cris comme si elle jouissait (et, diantre ! peut-être est-ce vraiment le cas !), ce qui déclenche aussitôt l'orgasme de Laurent qui éjacule en produisant

un rôle étouffé, mais soulagé.

Je jette un coup d'œil à Abigail. Elle me considère en hochant la tête, l'air de dire : « Eh oui, c'est comme ça. »

– Coupez, que je dis sans conviction.

Les deux filles cessent leur numéro, Jessie avec l'essoufflement de la satisfaction, Viper en essuyant sa bouche avec un petit sourire. Laurent se lève lentement et enfle une robe de chambre en lançant à la ronde :

– C'était vraiment cool !

Mais je devine néanmoins chez lui une déception teintée d'embarras. Claude, qui s'est rassis, les bras ballants sur ses genoux, secoue la tête, lamentable. Tandis qu'acteur et actrices se dirigent vers la douche, je demande à Stéphane si l'image est correcte pour lui.

– J'ai tout capté, dit-il en se frottant le nez. Un gars se crosse et vient devant deux filles qui lui font un show de lesbiennes... C'est clair : on est dans l'innovation.

Je serre les poings. Derrière moi, Claude s'écrie :

– J'ose espérer que ce sera le seul changement que tu feras sans me prévenir, Jef ! Je suis un auteur, moi, pas un scribouillard !

Je sens un début de mal de tête. Ostie, cette première scène de sexe n'est pas ce que je voulais. La main sur le front, je reluke Rémi. Il filme encore, imperturbable, la lentille dirigée vers moi. Je frappe dans mes mains et lance à la ronde :

– OK, gang, première étape de finie !

Tout le monde applaudit. Je songe qu'il reste quatre journées de tournage.

Quatre... Ça va sans doute s'améliorer.

Le soir, Stéphane, Claude, moi et même Rémi nous retrouvons au Verre Bouteille. On s'entend tous pour admettre que ce ne sera pas facile. Tous, sauf Rémi qui garde le silence et se contente de filmer, toujours pour le making of.

– Pis Jessie, vous avez vu comment elle baise ? ricane Stéphane. Les faces qu'elle fait... On dirait qu'elle veut tuer quelqu'un.

– Quand j'avais vingt ans, la porn était pas si... si... intense, crisse ! que j'ajoute. Les filles avaient pas l'air de psychopathes qui souhaitent se faire transpercer le corps ! Pis les gars avaient pas l'air de vouloir les anéantir à coups de queue !

Claude, qui fait tourner la bière dans son verre, a une petite moue.

– Je me souviens, il y a six ou sept ans, d'avoir baisé une fille de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, pas mal cute... J'avais quarante-cinq, quarante-six ans, je pensais que les jeunes dans la vingtaine, c'était fini pour moi, alors vous imaginez comment j'étais fier !

– Ouais, tu m’as déjà conté ça, se rappelle Stéphane. T’avais trouvé ça cool, non ?

– C’est sûr, mais... c’était tellement... Comment je dirais ça ?... La fille voulait que je la défonce à fond, sans répit. Le plus vite, le plus fort, tout le temps. Je trouvais ça excitant, mais en même temps... ça me déboussolait, un peu. C’était si intense que ça m’épuisait ! Des fois, j’y allais plus doucement, mais, elle, elle m’obligeait à reprendre le galop, non-stop.

– Mais t’as eu du fun, oui ou non ?

– Oui, oui. Mais... mais...

Il secoue la tête, indécis.

– Pis elle ? que je demande. Elle tripait ?

– Oui... En tout cas, elle avait l’air...

Claude se gratte la joue, comme s’il soupesait ses derniers mots.

– Pis j’ai des chums plus jeunes qui me disent que ben des filles de cet âge-là sont comme ça. Crisse, je suis convaincu qu’il y a pas beaucoup de femmes de notre génération qui fourrent de même ! C’est clair que les jeunes filles, maintenant, sont influencées par la... Pis les gars aussi, c’est sûr.

– Pis c’est une mauvaise chose ? demande Remi tout en filmant.

On est si peu habitués à l’entendre parler qu’on le dévisage une seconde.

– Je sais pas, répond Claude. Si la porno leur a ouvert l’esprit pis leur a permis de pas avoir honte de leur plaisir, bravo. Mais si les jeunes imitent la porn parce qu’ils ont l’impression que c’est cool...

– J’imagine que les deux cas existent, dit Stéphane.

Claude et moi l’observons, puis nous réfléchissons à ça quelques secondes, trois quinquagénaires moins dans le coup qu’avant et qui tentent de comprendre où le monde s’en va.

– En tout cas, je le sais pas, s’il y a trop de porn dans la vie des jeunes, mais il pourrait y en avoir un peu plus dans certains vieux couples.

Il prend une gorgée de son verre. Malaise. Surtout que, moi, j’ai des images de lui et de sa blonde dans la tête... Pour changer de sujet, je me tourne vers Rémi.

– Arrête donc de filmer deux secondes, pis dis-nous ce que t’en penses.

Le monteur abaisse sa caméra, réajuste ses lunettes, puis explique d’une voix égale :

– J’écoute énormément de porn, donc c’est clair que si j’avais une vie sexuelle, ça la fuckerait d’aplomb. Mais comme j’en ai pas, je m’en fous. De toute façon, même avant de consommer beaucoup de pornographie, le vrai sexe m’intéressait peu parce que je trouve l’humanité lamentable.

On le regarde en silence. Je hoche la tête avec une petite moue, termine ma bière et annonce en me levant :

– Sur ces paroles fort constructives et pleines d’optimisme, je suggère qu’on aille se coucher : on commence tôt demain.

Le lendemain, nous tournons quatre scènes dramatiques durant la majeure partie de la journée. Côté interprétation, aussitôt que Jessie et Viper apparaissent, c'est un désastre. J'ai beau les diriger de mon mieux : rien à faire. Jessie se dandine tellement que je la menace de l'attacher si elle n'arrête pas son cirque. Les trois acteurs masculins ont parfois l'air découragé, mais ils ne se démontent pas, patients. Seul Philippe me lance des coups d'œil entendus.

Mais, quand Abigail entre en scène, c'est pas mal du tout. Avec un peu de formation, elle pourrait être une vraie actrice. Quelle a bien pu être la trajectoire de cette femme de quarante ans qui fait du hard depuis trois ans ? Après une scène où elle a été particulièrement bonne, je l'ai félicitée et, discrètement, j'ai osé lui demander :

– Qu'est-ce que tu fais dans la porn, au juste ?

Elle m'a considéré un moment et a répliqué :

– Pis toi, tu fais quoi dans la porn, au juste ?

J'aurais pu lui répondre plein de choses. Et pourtant, j'ai gardé le silence.

Côté caméra et lumière, Stéphane suit mes consignes à la lettre. Aucune initiative de sa part.

Quant au scénario, il faut bien admettre que c'est un peu pompeux et que la symbolique est aussi peu subtile qu'un film d'Oliver Stone. Je veux parfois changer des dialogues, couper quelques trucs, mais Claude intervient infailliblement, aussi offensé qu'un Bernard Émond face au cinéma populaire.

Arrive finalement la scène de sexe du jour : le majordome qui représente la Mort (Marc-André) doit baiser avec la sœur de l'agonisante (Jessie). Tandis que Stéphane et son acolyte neurasthénique préparent l'éclairage du salon, je m'approche de Marc-André qui, dans un coin, se ronge les sangs. À ma vue, il brandit son masque blanc.

– J'ai perdu celui d'hier, je sais pas comment ça se fait ! J'ai acheté celui-là, mais...

– C'est parfait, il est identique.

– Pas tout à fait, il est plus épais. Pour la voix, je sais pas si...

– Pense pas à ça. Ça va aller, toi ? Tu vas être capable ?

Il a l'air paniqué, le Marc-André.

– Franchement, je sais pas...

– Jessie, elle t'excite ?

– Oui, oui. De toute façon, juste le fait de baiser une autre fille après dix ans de monogamie, c'est excitant en soi...

Dois-je comprendre qu'il a été fidèle pendant une décennie ? Wow. Une perle rare.

– ... mais devant du monde, devant des caméras, c'est... Je sais pas...

Je sors alors une pilule de Viagra de ma poche : j'en ai acheté il y a quelques

jours justement en prévision d'une telle situation. Après s'être assuré que personne ne fait attention à nous, le comédien prend la pilule bleue et l'avale rapidement.

Au bout de trente-cinq minutes, on est prêts à commencer. J'explique à l'acteur et à l'actrice qu'on doit sentir l'excitation monter très lentement. Le fait qu'ils ne puissent s'embrasser sur la bouche à cause du masque rendra le désir encore plus exacerbé. Une baise calme, sensuelle, mais vibrante. Claude ajoute :

– Le majordome, c'est la Mort, et la Mort n'est pas pressée, elle a l'éternité devant elle. La femme perçoit cette éternité puis comprend elle aussi que le plaisir est hors du temps.

Marc-André, tendu, approuve en silence.

Pour cette scène, je veux que Stéphane cadre d'abord très, très large, puis que toute la baise soit captée en un très long et très lent travelling avant. Rémi filmera, comme hier, des plans rapprochés grâce à son zoom.

Première prise. Jessie, habillée de sa robe sévère, lit un bouquin sur le divan (Claude a absolument tenu à ce que ce soit *L'Être et le Néant* de Sartre) et Marc-André, avec son masque blanc et son costume classique, s'approche, solennel.

Marc-André. – Clomnouvou vouf sof ?

Jessie. – Quoi ?

– Coupez !

Merde, la voix de Marc-André est vraiment étouffée avec ce nouveau masque ! Je dis à Jessie de réagir comme si elle entendait clairement le texte et que nous allons arranger tout cela en postsynchro. Nous reprenons la scène : Jessie lit, Marc-André s'approche.

Marc-André. – Clomnouvou vouf sof ? (Traduction : Comment va votre sœur ?)

Jessie. – Ahhh, de mal en pis, elle passera sûrement pas la nuit.

Marc-André. – Vfif en l'ahenff df la fhinh est apfuff et enutif. Lef plalif est laf méheuff amf pf déthuif le malhuf. (Traduction : Vivre dans l'attente de la fin est absurde et inutile. Le plaisir est la meilleure arme pour détruire le malheur.)

À l'écart, Claude se ronge l'ongle du pouce. Marc-André s'assoit près de Jessie et commence à lui caresser la cuisse. Aussitôt, Jessie, avec un sourire coquin, lui attrape la fourche. Tout le corps de Marc-André se raidit.

– Coupez ! Jess, j'ai dit « lentement » !

– C'est ce que je fais ! J'avais l'intention de prendre un bon trente ou quarante secondes avant de lui sortir la queue des culottes, t'sais !

Je lui explique que je veux qu'elle attende une bonne minute avant même de lui toucher l'entrejambe à travers le pantalon. Elle semble déconcertée et je propose :

– Laisse-toi guider par Marc-André... Ça te va, Marc ?

– Mouiff, mouiff.

On tourne à nouveau. Marc-André caresse sa partenaire à travers la robe.

Jessie tente de suivre le même rythme et, après deux minutes, la main de Marc-André glisse dans le string de Jessie pour commencer à la masturber. Ses doigts tremblent un peu et j'entends sa respiration anxieuse. Finalement, c'est une bonne chose qu'on ne voie pas son visage, sans doute crispé par la tension. Jessie, qui se retrouve enfin en terrain connu, se tortille et pousse des gémissements entrecoupés de « ahhhh oui, rentre-moi deux doigts... trois doigts... ».

– Mollo, Jess ! que je lance. Parle pas, juste des sons et des mouvements subtils !

Puis arrive le moment fatidique : Jessie baisse le pantalon de Marc-André, sort le sexe du slip et... pas même un début d'érection. Mais la professionnelle ne se laisse pas démonter et, avec une sensualité inattendue, s'occupe du membre timide tout en plantant son regard dans celui de l'acteur... et, miracle ! la verge se dresse peu à peu, jusqu'à une bandaison qui ferait l'envie de plus d'un ! À travers le masque, les yeux de Marc-André s'écrouillent de ravissement.

Après une couple de minutes, les deux partenaires sont nus, le condom est enfilé et Jessie enjambe la verge : pénétration parfaitement accomplie. Le comédien émet un long soupir. Stéphane, en mâchant sa gomme et l'œil dans son viseur, fait un petit signe à son assistant. Celui-ci commence à pousser très lentement le dolly sur les rails.

Mais bien sûr, Jessie étant Jessie, ses mouvements se transforment rapidement en rodéo.

– J'ai dit « mollo », Jess ! Ton personnage redécouvre la sensualité, pas les vertus du marteau-piqueur !

– Crisse, ça va faire, là ! crie-t-elle en se dégageant. J'y arriverai pas ! Moi, quand je fourre, je fais pas du yoga, désolée !

Et en grommelant, elle sort de la pièce. On se toise tous, hébétés. Stéphane s'appuie sur sa caméra en se massant le cou.

– On dirait que, même dans la porno, y a des crises de vedettes.

Son acolyte émet un ricanement endormi. Marc-André, couché sur le dos, fixe sa queue toujours bien dressée, puis demande :

– Onf faif ouaf, làh ?

– Hein ?

Il retire son masque.

– On fait quoi, là ?

Rémi continue de filmer en silence. Mon regard tombe sur Abigail et Viper, celle-ci incertaine, celle-là amusée.

– Viper, tu remplaces Jess.

– Hein ? Mais jamais de la vie ! s'écrie Claude en fonçant vers moi. Ça marche pas pantoute avec le scénario !

– Ça peut pas être Abigail, que je dis. Elle va baiser plus tard avec la Mort. Ce serait...

– Abigail ou Viper, ça marche pas dans les deux cas ! Laura Dern, dans *Wild*

at Heart, aurait jamais choisi Willem Dafoe au lieu de Nicolas Cage !

– Claude, on a pas le choix, tu le vois ben ! Faut trouver une remplaçante ! On modifiera l'histoire en...

– On peut pas changer le scénario comme ça, en plein tournage !

– Ben oui, on peut ! Même Coppola l'a fait avec *Apocalypse Now* !... Viper, viens-t'en ! Marc-André, on refait la scène, alors rhabille-toi !

– Mais... je suis encore ben dur !

– Crisse-la entre tes jambes, plie-la, mais faut refaire la scène !

Claude retourne s'asseoir en maugréant. Marc-André se rhabille, remet son masque, et voilà, on reprend du début. Viper joue mal la partie dialoguée du début, mais, au moins, lorsqu'elle enfourche Marc-André, elle prend son temps, elle bouge lentement, de manière langoureuse... Et graduellement, il se passe quelque chose de formidable : sous mon œil ébahi se développe une réelle sensualité, j'oserais même dire une complicité. Les deux partenaires se regardent les yeux dans les yeux (malgré le masque), les sons qu'ils émettent ne sont pas tonitruants, mais profonds, en provenance du ventre ; les mains explorent, les mouvements glissent... Ils baisent et... oui, ça ressemble à du vrai sexe ! Sur le plateau, tout le monde est fasciné. Stéphane, derrière sa caméra, n'a jamais paru si concentré, si désireux de *capter* ce qui se déroule devant lui. Jessie, qui est revenue dans la pièce, observe la scène avec étonnement. Laurent, de son côté, semble aussi intrigué qu'un scientifique assistant à un phénomène inconnu. Même Claude est hypnotisé. Il n'y a que Rémi, l'œil dans son viseur, qui demeure stoïque.

Je me racle la gorge et souffle :

– OK, changez de position...

Je n'ai pas à leur en dire plus. Ils prennent la position du missionnaire et leur chorégraphie du plaisir sensuel se poursuit, leurs deux corps fusionnés. J'en ai presque les larmes aux yeux. C'est ça, le film que je veux faire, c'est exactement ça !

Mais pourquoi Marc-André va-t-il si vite, tout à coup ? Bon, il est sans doute près de venir. Pourtant, son regard est vaguement agacé... Il s'emballe alors tellement qu'il retire soudain son masque et le jette au loin. On en est tous sur le cul ! Est-il excité au point d'en oublier son anonymat ? Il augmente de plus en plus la cadence tandis que Viper, les yeux maintenant fermés, pousse des gémissements langoureux et...

– Ah oui, ma cochonne, ah oui...

Il a vraiment marmonné ça ? Ça modifie un peu le mood, mais j'imagine qu'on...

– Envoie, à quatre pattes ! lance-t-il.

Je tique. Viper, docile, mais un tantinet déroutée par ce changement d'ambiance, s'exécute. Son postérieur n'est pas sitôt offert que Marc-André la pénètre sans ambages et ses mouvements deviennent vraiment brutaux. Les

crispations sur son visage sont de plus en plus... comment dire ?... rageuses ?

– T’aimes ça, hein, ma salope ?

Je cligne des yeux. J’ai tout à coup l’impression d’écouter un film de Michael Haneke dans lequel Keanu Reeves ferait une apparition. J’ose lever un doigt.

– Euh... Marc-André...

Ma phrase est interrompue par une bonne claque que Marc-André assène sur les fesses de Viper. L’actrice a d’ailleurs changé d’attitude, comme si elle avait compris le nouveau mood, et elle s’est remise à crier et à gesticuler comme elle le faisait hier.

– Marc-André, que je répète, déconcerté. C’est pas...

Et replac ! Deuxième fessée encore plus solide ! Chaque mouvement de bassin de Marc-André est maintenant un coup de bélier dans une porte que l’on voudrait défoncer.

– Dis-le que t’aimes ça ! Dis-le que t’aimes ça que je te fourre d’aplomb !

– Oui ! hulule Viper d’une voix ridicule. Oh oui, fourre-moi, mon salaud !

Ce n’est plus un film de Michael Haneke qui se déroule devant moi, mais de Michael Bay. Je suis si subjugué que je n’arrive pas à intervenir. En observant Marc-André, j’ai carrément l’impression que pour lui, il n’y a maintenant que Viper... En fait, ce n’est pas Viper, ni même une pornstar : c’est une *occasion*. Je me secoue enfin et lance :

– Marc-André, ça suf...

Mais il se retire en grognant, retourne Viper sur le dos, se place à califourchon sur elle, exit le condom, et c’est parti pour la branlette finale, à deux pouces du visage de sa partenaire, avec une telle ardeur qu’on croirait qu’il souhaite foutre le feu à sa queue.

– Dis-le que tu veux que je te vienne dans face, dis-le !

– Oui, oui, viens-moi dans face, je veux ton sperme partout !

Et c’est l’éjaculation, massive, de celles qu’on a à vingt ans, et le long cri de bête préhistorique qu’érupte Marc-André, même s’il ressemble à un « aarghheuglerggaagghh ! », sonne aussi comme un puissant « enfiiiiiniin ! ». Viper accueille ce déluge, ouvre la bouche en râlant et se lèche les babines comme si recevoir tout ce foutre était l’équivalent de rencontrer Dieu.

Respiration haletante de l’acteur, gémissements de l’actrice. Tout le monde est figé sur le plateau. Et moi, effondré, je réussis enfin à articuler :

– Coupez.

– You rock, dude ! s’écrie Laurent en levant le poing.

Mais je sens une pointe de jalousie dans son ton. Viper, elle, cesse aussitôt son jeu de petite cochonne, se redresse et, avec un ricanement nerveux, utilise une serviette pour s’essuyer. Marc-André, affalé sur le divan, regarde autour de lui en prenant de grandes respirations satisfaites. Il porte la main à son visage et, en réalisant enfin qu’il n’a plus de masque, montre des signes de panique. Claude est plongé dans son scénario, déconfit. Tandis que Viper se lève pour aller aux

toilettes, Jessie me lance :

– Crisse, j'aurais pu le faire, ça, moi aussi ! Branche-toi, coudonc !

Je ne réplique rien, les bras ballants. Marc-André, en camouflant maladroitement son sexe avec son pantalon, s'avance vers moi.

– J'ai enlevé mon masque ! C'est... c'est épouvantable ! Va falloir arranger ça en postproduction, hein ? Hein ?

Hagard, j'approuve en silence. Il remarque enfin mon état et semble mal à l'aise.

– Écoute, je sais que c'est pas ça que tu voulais, mais... mais...

Malgré son embarras, un sourire plane sur ses lèvres.

– Ça tellement fait du bien, man !

– C'est correct. Avec le montage, on... on va trouver ce qu'on veut.

C'est tout ce que j'arrive à dire. Je me sens juste... impuissant. Et dans le contexte d'un film porno, je vous jure que c'est un mot lourd de sens.

Marc-André s'éloigne. Stéphane ajuste un truc sur sa caméra avec un petit rictus ironique que je lui arracherais à coups de pelle. Rémi, à l'écart, filme dans ma direction et, le pas pesant, je m'approche de lui. Presque avec rancœur, je déclare :

– Tu m'as dit l'autre jour que mon projet allait me mener ailleurs qu'à mon but initial, mais que tu savais pas où.

Rémi baisse la caméra et attend la suite. Ses yeux derrière ses lunettes carrées sont tellement glacés ! Je poursuis :

– Maintenant, est-ce que tu le sais ?

– Non, pas vraiment. Mais je suis sûr que ça va être crissement intéressant.

Ses lèvres se retroussent pour former un code social qu'on ne lui voit que rarement : un sourire. Mais contrairement à celui qu'il avait lors de nos retrouvailles, ce sourire est sincère. Réel. Et totalement terrifiant.

Je tourne les talons et me dirige vers la sortie. Faut que je boive une bière avant de retourner chez moi. Et je veux la boire seul.

– Abigail est de loin la meilleure actrice des trois.

Vingt-deux heures. Assis au salon avec Lucie, chacun un verre de vin à la main, je lui résume mes deux premières journées.

– Pis les scènes de cul, ça va comment ?

– Tu vas voir, on va faire un film porno équitable que, même toi, tu vas aimer !

Je m'empresse d'avaler une gorgée de vin, comme si j'avais peur que ma blonde perçoive mon trouble.

– Tu me fais rire, avec ton sexe équitable ou égalitaire, commente-t-elle. Ça existe déjà, ce genre de sites. J'ai une amie qui en regarde...

– La même que l’autre fois ?

– Non, une autre, pis...

– Coudonc, t’en as combien, des amies qui regardent de la porn ?

—... pis elle me dit qu’elle aime ça, plus que la porno conventionnelle.

– Je sais que ça existe déjà. J’ai visité le site d’Erika Lust, qui se veut de la porn féministe. Mais y a pas vraiment d’histoire. La réalisation est léchée, mais pas personnalisée. Bref, y a pas de vrai cinéma. Moi, je vais faire un vrai film. À petit budget, mais un vrai film quand même.

– Pourquoi, au juste ?

– Hein ?

Assise sur le côté, le coude contre le dossier et la joue au creux de la main, elle me considère avec curiosité.

– Tout cet aspect cinématographique que tu veux amener... ça va ajouter quoi ?

– Comment, ça va ajouter quoi ? Mais ça va... ça va rejoindre un public qui normalement aime pas la porn. Genre, toi !

– Tu penses que s’il y avait une vraie histoire, une vraie réalisation pis une sexualité moins macho, j’aimerais mieux la pornographie ?

– Ce serait pas le cas ?

– Franchement, j’en ai aucune idée.

Elle réfléchit.

– T’as quatre scènes de cul, en tout, c’est ça ?

– Oui. Un duo, un trio un gars/deux filles, un trio une fille/deux gars et une partouze.

Lucie me regarde d’un air amusé.

– Ben quoi ? que je rétorque.

– Tu veux du sexe réaliste, mais trois de tes quatre scènes représentent une sexualité qui, dans la vraie vie, est pratiquée par un faible pourcentage de la population.

– Justement, je veux montrer des fantasmes, mais de manière réaliste ! Parce que tout le monde a des fantasmes !

– Mais la porno, c’était déjà ça.

– Oui, mais...

Merde, pourquoi elle m’embête comme ça ?

—... mais on va le faire différemment, de façon plus réaliste ! Avec des fantasmes masculins et féminins ! T’es contre la représentation des fantasmes, ou quoi ?

– Ben non, évidemment. Mais réalité et fantasme, ça cohabite mal, non ?

Crisse, après la journée difficile que j’ai eue, j’aurais souhaité un peu plus d’encouragement ! Lucie se glisse vers moi, coquine, et murmure :

– Mais travailler sur un film comme ça, ça doit te donner quelques envies, non ?

Nous nous embrassons et, quelques minutes après, nous nous retrouvons en train de baiser dans la chambre. Mais j'ai des images qui me zèbrent l'imaginaire : celles que j'ai filmées, mais aussi celles de mes amis dans les vidéos pirates aux Cascades bleues... Surtout le clip qui nous met en scène, Lucie et moi. Et je débande net, sans trop savoir pourquoi. Lucie s'en étonne un peu, mais pas outre mesure. Cela m'arrive à de rares occasions. Elle me dit donc que je suis sans doute fatigué et que c'est normal.

Je mets de longues heures à m'endormir.

Matinée et après-midi de tournage de scènes « normales ». Jessie et Viper s'améliorent un peu, mais *vraiment* peu. Je commence à sérieusement angoisser en me demandant ce que je vais bien pouvoir tirer de ces images. En fait, je suis à fleur de peau et tout le monde s'en rend compte.

Nous en sommes maintenant à la scène porno du jour. Elle se déroule dans la chambre de l'agonisante jouée par Abigail. Celle-ci, pour défier la Mort qui regarde, couchera avec son beau-frère, interprété par Philippe dont ce sera le baptême du feu. L'agonisante retrouvera rapidement sa vitalité et elle ordonnera au majordome de se joindre à eux. Impressionné, il obéira, comme si la Mort s'inclinait devant tant d'ardeur, et le tout se transformera en threesome.

Mais tandis que Stéphane et son technicien placent les éclairages, je songe à ma discussion d'hier avec Lucie. Marc-André, tout excité, s'approche de moi.

– J'ai retrouvé mon ancien masque, on va entendre ce que je dis ! Pis même si je pense pas en avoir besoin aujourd'hui, peux-tu me donner du Viagra, au cas ?

Toujours dans mes réflexions, je le considère un moment, puis marmonne :

– Non.

– Ah ? T'en as plus ?

J'avance de quelques pas au centre de la pièce et clame à tout le monde :

– Petit changement : ce sera pas un threesome, finalement. Ça va être juste Abigail pis Philippe.

– Quoi ? s'écrient en chœur Claude et Marc-André, l'un bondissant de sa chaise (on aurait dû lui donner un siège éjectable), l'autre s'approchant de moi.

– Mais... mais j'étais prêt, moi, là ! se lamente l'acteur.

– Coudonc, tu le comprends vraiment pas, mon scénario, hein ? Faut qu'elle baise avec la Mort, voyons, c'est le symbole le plus fort du film, crisse ! T'imagines-tu *Le voleur de bicyclette* sans la scène du père qui vole le vélo ? C'est aussi ridicule que...

– Calvaire ! vous allez me crisser la paix pis faire ce que je dis, OK ? C'est moi le réalisateur, pis j'ai décidé qu'y a juste Phil et Abi qui fourrent, pis Marc-André se contente de les regarder !

– En me crossant ? demande Marc-André, suppliant.

– Pantoute ! Tu les regardes, point final, tabarnac !

Tout le monde me dévisage. Je sais que je pète un plomb, mais je n'y peux rien. Marc-André prend son trou, penaud, et Claude hésite entre rester ou quitter le plateau.

Cinq minutes avant la prise, j'explique à Abigail qu'elle peut montrer une certaine intensité dans le sexe, puisque cette baise est un doigt d'honneur à la Mort.

– C'est... c'est quand même stressant, tout ça, hein ? bredouille Philippe en lissant sa barbe. Tu veux que je m'y prenne comment ?

Je le revois dans la vidéo pirate avec sa blonde : une baise qui ressemblait à un film porno, mais de manière naturelle.

– Toujours la même consigne, Phil : fais comme dans la vraie vie.

Il hoche la tête, songeur.

Une première caméra immobile au sol capte la scène en plan fixe. Stéphane, avec une seconde caméra à l'épaule (pour montrer la fébrilité de l'acte sexuel), filme des plans plus rapprochés. Encore une fois, il doit utiliser le zoom pour ne pas entrer dans le cadre de la première caméra. Comme il n'a pas besoin de son assistant pour cette scène, il lui a donné congé.

Enfin, on tourne. Abigail, agonisante dans son lit, s'adresse au majordome en râlant qu'elle refuse de quitter cette vie dans la souffrance.

– Regarde bien comment je te défie ! lui dit-elle.

Puis, avec conviction, elle agrippe Philippe (qui a, pour l'occasion, enlevé ses lunettes) et commence à le déshabiller, comme si la vie revenait en elle. Le comédien joue à la perfection le type qui, d'abord outré et mal à l'aise, est peu à peu gagné par le désir (ce qui est sans doute assez près de l'émotion qu'il ressent réellement). Et même s'il met un petit moment à bander, il finit par y arriver. Je me dis que, crise ! on va peut-être enfin avoir quelque chose de vraiment intéressant ! Un peu d'espoir après deux jours de déception, ça ne peut pas faire de tort !

Le couple est en action depuis maintenant quatre minutes. Les mains croisées devant lui, Marc-André les regarde en silence. Heureusement qu'il a son masque, car je suis convaincu qu'il grimace d'envie. Mais quelque chose m'agace dans la scène. La fougue de Philippe est plaquée, manque de tonus. Même s'il semble excité, on est très loin de l'exaltation et de l'ardeur que lui et sa blonde montraient dans la vidéo du spa.

Un des spots s'éteint, brûlé. J'interromps le tournage et, tandis que Stéphane résout le problème, les deux comédiens prennent une pause. Philippe enlève son condom, s'enroule une serviette autour des reins et sourit, à la fois gêné et content.

– C'est pas si loin du théâtre expérimental, finalement !

Abigail, qui s'est allumée une cigarette et qui s'est assise sur le lit, sans chercher à cacher sa nudité, sourit aussi en hochant la tête. Philippe se dirige vers le craft,

au fond, pour y prendre une bouteille d'eau et je le suis. Je la joue discret et relax.

– Ça va ? T'as du fun ?

– Oui, pas de trouble. La gêne disparaît assez vite, en fait.

– Tu te laisses vraiment aller, là, hein ?

– Ben oui, pourquoi tu dis ça ?

« Parce que je t'ai vu fourrer pour vrai, pis c'était pas mal plus ardent que ça ! Alors, pour une fois que je peux avoir du rock'n'roll naturel, donne-le-moi ! »

Évidemment, je ne peux pas lui répondre ça et me contente donc de bredouiller :

– Pour rien. En tout cas, si t'as envie d'en donner un peu plus, retiens-toi pas.

– Ouain, mais c'est juste que... je la connais pas, cette fille-là.

Je le dévisage, dérouté par ces paroles, puis hoche la tête en m'éloignant. Ostie, c'est le contraire de Marc-André, ou quoi ? Claude, sur sa chaise, a le crâne entre les mains comme si on venait de lui apprendre qu'il ne pourra plus jamais marcher de sa vie. Je m'approche de Stéphane qui, en haut de l'escabeau, termine de remplacer le spot. Tourmenté, je lui demande :

– Toi, Steph, tu trouves la scène comment ? Un peu straight, non ?

– C'est pas ça que tu souhaitais ?

– Mais non, j'ai jamais dit « straight » ! J'ai dit...

Je fais un geste las et continue d'errer, morose. Alors que je passe près du lit, j'entends Abigail glisser :

– Je peux te donner mon opinion ?

Je me tourne vers elle. Assise sur le matelas, elle fume toujours sa cigarette.

– Tu veux faire un film égalitaire, c'est ça ? Je suis pas trop sûre du concept, mais me semble que c'est pas très égal, ton affaire. On a eu un threesome deux filles/un gars, ce qui est un fantasme typiquement masculin, mais, là, t'as enlevé le threesome deux gars/une fille, ce qui aurait été le fantasme typiquement féminin. Peut-être que ça va manquer à certaines spectatrices du film.

Je la considère, surpris.

– Donc, même si ça représente un fantasme, t'aimerais mieux qu'on la tourne avec deux gars ?

Elle rejette la fumée de sa cigarette.

– Ben... oui.

C'est une femme qui le dit. Pas un gars, une femme.

Mais une femme qui est une actrice porno...

Crisse... crisse de crisse...

Je tergiverse encore quelques secondes. Enfin, je claque dans mes mains, plus en un geste de résignation que de résolution, puis clame :

– OK, on revient à la version originale : Marc-André, tu vas participer.

L'acteur, qui a enlevé son masque et qui était appuyé au mur, se redresse en écarquillant les yeux de joie.

– Bon, enfin ! s'écrie Claude en levant les bras. Il était temps que tu comprennes !

On doit donc tout reprendre : Abigail et Philippe commenceront à deux, puis Abigail ordonnera à Marc-André de se joindre à eux. Ils baiseron dans une couple de positions pendant quelques minutes, puis, alors qu'Abigail sera sur le dos en train de se faire pénétrer par Philippe et de sucer Marc-André, elle aura un premier orgasme. Après un bref moment, les deux hommes jouiront, un dans la bouche et l'autre dans le sexe (finies, les éjaculations faciales et les crossettes de voyeur, je ne veux plus voir une seule goutte de sperme !), ce qui fera jouir Abigail une seconde fois.

– Je pourrai pas venir deux fois pour vrai, mais une fois, peut-être, précise Abigail. Ça dépend comment je me sens, comment ça se déroule...

– Tant mieux si c'est vrai, mais c'est pas grave si tu fais semblant, que je réplique. Même chose pour vous autres, les gars. Je vous indiquerai le bon moment.

On reprend donc le tournage. Je les regarde s'activer tous les trois pendant un moment, toujours pas convaincu que j'ai fait le bon choix. La scène est étrangement déséquilibrée. Il y a Philippe, qui, je le sens encore, ne se donne pas à fond et Marc-André qui en met trop en claquant les fesses d'Abigail et en jetant le mot « cochonne » à tout bout de champ. Et Abigail tente de s'adapter aux deux ambiances, avec un professionnalisme qui force l'admiration. Moi, je ne sais que faire, je ne sais plus comment intervenir, je ne sais même pas si je *devrais* intervenir, alors...

... alors, pendant quelques secondes, une bulle se forme autour de mon corps, comme si le temps se poursuivait à l'extérieur de moi, mais pas à l'intérieur, comme si je pouvais observer et analyser indéfiniment la situation à travers un prisme flou et pourtant très précis. Et sans colère, ni inquiétude, ni découragement, je me demande ce que je fais ici. Je me demande pourquoi je me suis embarqué dans cette histoire. Et je me dis enfin, avec une lucidité calme et fataliste, qu'à cet instant je ne tourne ni un vrai film ni de la bonne porno.

Alors, qu'est-ce que je suis en train de tourner, au juste ? Car je tourne *quelque chose*...

– Jef...

Quelqu'un m'appelle ?

– Jef !...

Je sors de ma bulle : Marc-André, qui prend Abigail par-derrière, halète sous son masque.

– Je... je pourrai pas me retenir encore super longtemps...

– Euh... OK, position finale, que je marmonne d'une voix fade.

Abigail s'allonge sur le dos et suce Marc-André tandis que Philippe la pénètre. D'un ton mécanique, comme si je n'y croyais pas moi-même, j'articule :

– Continuez comme ça une ou deux minutes, pis ensuite, Abigail, ce sera ton premier orgasme...

Les autres personnes dans la pièce remarquent sans doute ma curieuse

attitude, car ils me regardent d'un air perplexe. Puis Abigail jouit (pour vrai ou non, aucune idée) : elle se cambre et émet une série de cris profonds étouffés par le sexe de Marc-André, et ce dernier commence à râler à son tour. Mollement, je lance :

– Non, Marc-André, pas tout de suite, tu...

Mais il sort son sexe de la bouche d'Abigail et, tabarnac ! il éjacule sur elle, son visage, ses seins, partout, crisse ! en gueulant des « tiens, salope ! » bien sentis, évidemment ! Cette dérogation à mes indications réussit à m'extirper de ma torpeur et je pousse un juron rageur, mais mon cri est doublé par celui de Philippe qui se dégage d'un air dégoûté : il a reçu des gouttelettes du foutre de l'autre clown.

– Coupez, coupez, *coupez* ! que je hurle. Ostie, Marc, t'étais pas supposé venir tout de suite ! Pis surtout pas sur elle !

– J'avais oublié, désolé... Mais c'est pas si...

– Pis toi, Phil, t'aurais dû continuer !

– Calvaire, il m'a desché dessus !

– Justement, c'est intéressant, ça ! intervient Claude en s'approchant. La Grande Faucheuse qui arrose tout le monde de sa semence, comme pour rappeler à tous leur état de mortel ! Ça me plaît bien !

– Je vais t'arroser de ma semence, moi, pis on va voir si ça te plaît bien !

À l'écart, Jessie et Laurent éclatent de rire. Moi, je n'arrive plus ni à parler ni à réagir, comme si la bulle se reformait à toute vitesse. Et en même temps, quelque chose se détache de moi, languette par languette. Abigail, qui s'est redressée sur un coude, demande :

– On finit la scène comme ça, ou quoi ?

– Ben moi, je me sens pas capable de recommencer, désolé ! nous prévient Philippe en entourant sa taille d'une serviette. Je suis plus dans le mood pantoute !

– Moi, je peux prendre sa place, propose Laurent.

– Ah oui ? Pis tu vas faire quoi ? se moque Jessie. Te crosser en les regardant fourrer ?

C'est au tour de Viper de s'esclaffer tandis que Laurent blêmit. Les autres attendent mes instructions. Et moi, je les dévisage ; je suis tellement loin... J'arrête mon regard sur Stéphane qui, appuyé sur sa caméra, mâche sa gomme, la face dégoulinante de sarcasme.

– Qu'est-ce que t'en penses, Steph ? que je marmonne d'une voix tremblante.

– C'est ton film, vieux.

Et là, comme si j'attendais juste le bon détonateur, j'explose :

– Calvaire ! t'as pas le goût de t'impliquer un peu ? T'es le directeur photo, crisse, pis tu proposes rien ! Aucune idée, aucune vision, aucun angle ! Pas étonnant que tu tournes des films commerciaux sans envergure, parce qu'il y a pas un réalisateur sérieux qui voudrait avoir un directeur photo aussi plate que toi

!

Un lourd silence avale la pièce. Toute trace d'ironie se retire du visage de Stéphane comme si je venais de le passer au chalumeau. À ce moment, je sens que quelque chose se brise entre nous deux. Il hoche la tête, les traits tendus. Lorsqu'il parle, sa voix est calme, mais blanche.

– Tu tournes un film porno, Jef. Un film porno ! Équitable, féministe, naturel, réaliste, écologique, bio, sans gluten, peu importe, c'est un câlisse de film porno. Pis tu t'attends à avoir un directeur photo avec une vision personnelle ? Tu penses que Roger Deakins aurait travaillé sur un porn ?

– Je voulais pas juste faire un porno ! que je clame sur un ton presque suppliant. Je voulais faire un vrai film avec de la bonne porn !

– Pis c'est quoi, de la bonne porn, Jef ?

C'est Rémi qui a posé la question et je me tourne vers lui. Sa caméra est dirigée vers moi, comme en signe de défi.

– Ça veut dire quoi, exactement ? insiste-t-il.

Il écarte l'œil du viseur et me regarde. J'ouvre la bouche, je la referme, je l'ouvre encore.

Gros malaise sur le plateau.

J'entends alors un « tchak » dans ma tête. Je comprends ce dont il s'agit : c'est le son du décrochage. *Mon* décrochage. Je me mets en marche vers la porte en soufflant d'une voix éteinte :

– C'est fini.

– Voyons, on va quand même pas compléter la scène demain ! lance Claude. Tout est installé, là !

– Ni demain ni jamais, que je réponds sans même me retourner.

Et je sors de la chambre.

Le prochain qui prononce le mot « sexe », je lui mords la face.

Comme vous vous en doutez, Lou, le producteur, était en beau tabarnac. Comme les images nous appartenaient, il ne pouvait même pas les récupérer et essayer de faire un film avec ça. Il m'a prévenu que personne ne serait payé. Je n'ai pas insisté. Abigail, au nom des trois comédiennes, m'a écrit un message expliquant poliment qu'il était injuste qu'elles soient victimes d'un projet qui n'était pas le leur. Je les ai donc payées moi-même pour les trois jours de tournage, merci à ma marge de crédit.

Les gars, eux, ne m'ont pas menacé de quoi que ce soit pour la bonne raison que je n'ai aucune nouvelle d'eux. Cinq jours ont passé et le seul qui m'a envoyé un courriel est Claude : « On est tous un peu bouleversés, Jef. On se donne quelques jours avant de faire un post mortem de tout ça, OK ? » Ça me semble sage. Mais j'ai hâte de voir combien de temps représentera ce « quelques jours » et,

surtout, qui brisera la glace le premier. Pas sûr que ce sera moi.

Parce je ne sors plus de la maison et que je déprime. Je rumine ma défaite, je macère dans mon échec. J'essaie d'abord de me convaincre que le projet aurait pu réussir avec de vraies actrices, mais je me leurre. Des comédiennes professionnelles auraient mieux joué que Viper et Jessie ; elles auraient sans doute fait preuve de plus de retenue sexuelle que Jessie, mais mes trois acteurs auraient baisé de la même manière. Et puis, qu'est-ce que j'ai voulu *créer* au juste ? Je n'arrive pas à trouver de réponse satisfaisante. Lucie tente de me remonter le moral, me conseille de me retrousser les manches et de me chercher un prochain contrat.

Après cinq jours à broyer du noir, je décide enfin de revenir à la vie, même si le cœur n'y est pas. Et je me convaincs que, d'ici quelques mois, les gars et moi évoquerons cette aventure absurde en nous traitant d'idiots et en riant. Ouais, c'est toujours comme ça que ça finit.

Eh ben, non.

Sept jours après l'interruption de *Cris et gémissements*, à onze heures du matin, seul à la maison, je suis hyper concentré sur un pitch que je prépare pour une boîte de pub qui cherche un réalisateur. Depuis mon réveil, je ne suis donc pas encore allé sur Facebook, n'ai lu aucun de mes courriels et n'ai pas consulté mon cellulaire.

J'entends tout à coup la porte d'entrée s'ouvrir et se fracasser contre le mur. Des pas rapides approchent, puis Stéphane apparaît dans mon bureau, les yeux fous. On dirait qu'il vient de tuer quelqu'un... ou qu'il va tuer quelqu'un... ou que quelqu'un veut le tuer... Ostie, je ne l'ai jamais vu comme ça.

– Fuck, Steph, qu'est-ce que...

– Tu l'as vu ?

– Hein ?

– Tu l'as vu ?

– J'ai vu quoi ?

– Ostie, tu l'as pas vu !

– J'ai pas vu *quoi*, ciboire ?

Il marche vers mon ordinateur et, les doigts fébriles, pianote sur mon clavier. Le site « J'encule l'humanité » de Rémi apparaît sur mon écran... et un pressentiment encore flou mais désagréable commence à me grignoter l'estomac. Stéphane clique sur la dernière vidéo mise en ligne et recule de quelques pas, haletant.

Sur un fond noir, une voix off (celle de Rémi) articule :

– Il y a la vie...

Et tout à coup, je vois Marc-André et sa blonde en train de baiser à l'écran : je

reconnais la vidéo captée au spa Les Cascades bleues.

J'arrête aussitôt de respirer.

L'extrait dure cinq secondes à peine, mais on distingue nettement les visages des deux partenaires. La voix off se fait entendre à nouveau :

– ... et il y a la porn.

Puis apparaît un bout de la scène où Marc-André donne des claques sur les fesses de Viper et la traite de cochonne sous les encouragements de la comédienne qui crie de plaisir. L'acteur n'a plus son masque (je me rappelle qu'il était si excité qu'il l'avait retiré) et on le reconnaît sans ambiguïté. L'extrait dure cinq secondes aussi, mais la différence d'ambiance entre les deux vidéos est frappante. La voix répète :

– Il y a la vie...

Court moment, cette fois, de la vidéo pirate sur Laurent. Il prend sa partenaire en levrette, mais on comprend surtout qu'il travaille dur, on lit l'inquiétude sur son visage, on perçoit aussi l'incertitude qui passe dans l'œil de la fille...

– ... et il y a la porn.

Et hop ! voilà Laurent en train de fourrer avec Viper et Jessie, un extrait bref qui montre encore une fois l'énorme fossé entre les deux scènes, même si je sais très bien qu'au bout du compte, ça n'allait pas si bien pour l'acteur. Atterré, toujours sans respirer, je continue de regarder.

– Il y a la vie...

Stéphane baise sa blonde, de cette baise calme, presque banale. Cette fois, ce n'est pas uniquement ma respiration qui s'arrête, mais les battements de mon cœur. Dans mon dos, j'entends mon ami émettre une longue expiration douloureuse.

– ... et il y a la porn.

On voit alors Stéphane en train de filmer une scène dans laquelle Jessie jouit en hurlant.

– Il y a la vie...

Et le pire (du moins pour moi) arrive : me voilà en train de faire l'amour avec Lucie, on nous reconnaît parfaitement. Cinq secondes de cette baise qui, dans mon souvenir, s'était avérée tout à fait satisfaisante, mais qui semble à l'écran tellement quelconque. Et tandis que je me liquéfie, la voix off poursuit son leitmotiv :

– ... et il y a la porn.

Me voilà en train de diriger le threesome de Laurent, de Viper et de Jessie, alors que je crie :

– On dit pas des affaires de même, dans la vraie vie !

Je sens mon corps glisser sur la chaise et je dois m'appuyer sur les paumes pour ne pas choir sur le sol.

– Il y a la vie...

Dieu du ciel, on va tous y passer, c'est clair ! C'est comme lorsque j'avais écouté les vidéos chez Rémi, mais en mille fois pire ! C'est donc au tour de Claude qui, de toutes les baisses au spa, est le plus ennuyeux, le plus pathétique. Cinq secondes de pur malaise, de sexe triste à mourir.

– ... et il y a la porn.

On retrouve Claude, sur le plateau de tournage, en train de regarder la scène avec Marc-André et Viper d'un œil concupiscent et carrément envieux.

C'est la fin du monde.

– Et même lorsque la vie ressemble un peu à la porn..., affirme la voix off.

La vidéo pirate sur Philippe apparaît, celle qui se distingue des autres par son intensité, par son côté animal et pervers.

– ... il y a les pros de la porn.

Threesome avec Philippe, Marc-André et Abigail. Je comprends aussitôt ce que les deux extraits, cette fois, comparent : non seulement il s'agit, dans le deuxième cas, d'un trip à trois, mais Abigail est beaucoup plus belle que la blonde de Philippe. Rémi, espèce de salaud de trou du cul...

– Vie... et porn, se met à répéter la voix off. Vie... et porn. Vie... et porn.

Plus rapidement encore, les oppositions se poursuivent entre vraies baisses et scènes de notre film. On a droit à Laurent qui commence à se masturber près des seins de la fille qu'il a emmenée au spa :

Fille. – Tu... veux me venir dessus ?

Laurent. – Ben... ouais, pourquoi pas ?

Fille. – On devrait peut-être arrêter là, non ? C'est pas grave, si ça marche pas.

Et tout de suite après, Marc-André, sans son masque, qui éjacule au visage de Viper en hurlant d'extase. Après environ une minute de ces alternances, on voit Claude, assis dans un bar (je me rappelle le moment : c'était le soir de notre première journée de tournage, Rémi avait continué à nous filmer pour son making of), qui, l'air nostalgique, marmonne :

– En tout cas, je le sais pas, s'il y a trop de porn dans la vie des jeunes, mais il pourrait y en avoir un peu plus dans certains vieux couples.

Sur fond noir, avec moult gémissements en background sonore, apparaît en gros caractères le titre : « VIE ET PORNOGRAPHIE ». Et, en plus petit : « Sans doute jamais dans un cinéma près de chez vous. » Pour clore le tout, une dernière courte scène où Laurent, dans la chambre du spa, nu et la queue flasque, lance piteusement vers la fille qui se trouve dans la salle de bain :

– Je sais pas ce qui se passe. Je te jure que ça m'arrive jamais.

Fin de la vidéo.

La fin du monde, je vous dis. Rien de moins.

C'est la respiration rauque de Stéphane qui me fait pivoter vers lui. Je renonce à décrire son expression.

– Je vais le tuer.

– Steph...

– Avant, je vais le poursuivre en justice, le petit crisse de fumier sociopathe, pis ensuite je vais le tuer.

Je me lève. Vu la mollesse de mes jambes, ça tient du miracle.

– On l'appelle, pis on lui ordonne d'enlever la vidéo immé-diatement.

– T'as pas vu la date ? Elle est en ligne sur son site depuis hier matin !

– Juste sur son site, Steph. Il y a de la pornographie dans la vidéo, c'est sûr que ça s'est pas rendu sur Facebook.

– C'est pas grave, tout le monde en parle, tout le monde est curieux, pis tout le monde va sur son ostie de site gratuit pour voir ça ! Je le sais, cinq personnes m'ont contacté ce matin pour me le dire ! Cinq ! Pis ça continue de grossir, de se répandre ! Même Caroline l'a su par une amie, pis elle est allée voir ! Ostie ! elle est enfermée dans sa chambre, pis elle dit qu'elle va juste sortir quand on va lui ramener la tête de ce salaud !

Je me rappelle alors ce que m'a dit Rémi, l'autre jour. Que son site est visité par des gens du monde entier. La voix tremblante, j'article :

– Ça... ça peut pas être si viral, c'est...

– T'es pas allé sur Facebook, ce matin ? T'as pas lu tes courriels ? Tes textos ? Tes messages ?

J'attrape mon cellulaire sur mon bureau : six messages téléphoniques et douze textos. Je songe à Lucie. Quelqu'un lui en a-t-il parlé au travail ?

Ça y est, mes jambes ne peuvent plus me tenir ; je me laisse tomber sur ma chaise, pris d'une nausée. J'entends Stéphane aller et venir tout en vociférant :

– Il nous a filmés au spa ! Dire qu'on pensait qu'il faisait enfin preuve d'empathie pis de gentillesse ! Tabarnac ! il nous a filmés pendant qu'on baisait ! Peux-tu croire ça ?

J'avale ma salive, les oreilles brûlantes de honte.

– C'est... J'en reviens pas, que je marmonne, sans oser regarder mon ami dans les yeux.

Et enfin, après l'effroi, la honte et le désarroi, je ressens à mon tour la rage. Je compose un numéro sur mon cell.

– Je l'ai appelé dix fois, il répond pas ! crache Stéphane. Pis pas moyen de trouver son adresse nulle part !

Je tombe aussi sur la boîte vocale et je râle :

– Rémi, calvaire, plus tu vas laisser cette vidéo-là longtemps, plus tu vas aggraver ton cas ! T'as compris, ostie de malade ?

Je coupe. Au même moment, le cellulaire de Stéphane sonne et il le consulte.

– C'est Claude ! Je lui ai envoyé le lien juste avant de venir ici !

Je soupire et lui dis de mettre son téléphone sur haut-parleur. La voix du scénariste explose dans la pièce, aussi affolée que si on lui venait de lui apprendre qu'il doit se mesurer sur un ring à Georges St-Pierre.

– Ostie de tabarnac ! c'est quoi ça ? *C'est quoi, ça !* Josée est virée folle ! J'ai beau lui répéter que j'étais au courant de rien, elle veut me tuer pareil !

On discute tous les trois, si on peut appeler discussion les échanges cacophoniques qui fusent de toutes parts.

– Un recours collectif ! lance Claude à un moment donné. On se met en groupe, pis on le traîne en cour !

Stéphane et moi approuvons. Comme je suis le seul à savoir où il habite, je propose que ce soit moi qui lui parle. Je promets de leur donner des nouvelles le plus rapidement possible.

Quinze minutes plus tard, Stéphane s'en va enfin et je m'effondre sur le divan.

La fin du monde, je me permets de le répéter.

J'ose prendre mes messages. Il y a quelques amis qui, embarrassés, me demandent si j'ai vu cette « fausse bande-annonce qui montre des trucs assez intimes » sur moi. Mais, surtout, il y a les autres membres de l'équipe. Jessie, un peu mêlée : « Ben là, s'il y a une bande-annonce, ça veut-tu dire qu'il y a un film ? » Marc-André, qui pleure tellement que j'ai peine à comprendre ce qu'il dit. Laurent, que j'entends fou de rage pour la première fois, une rage qui camoufle bien mal une honte encore plus grande. Philippe, plutôt calme, mais indigné par le fait que le montage insinue que « sa blonde n'est physiquement pas à la hauteur des pornstars ». Les trois acteurs évoquent aussi, bien sûr, des poursuites judiciaires.

Je consulte mes courriels : la boîte de pub pour laquelle je préparais un pitch m'écrit qu'elle renonce finalement à ma candidature.

Mais le pire se produit en après-midi : Lucie m'appelle. On lui a parlé de la vidéo. Elle l'a vue. Je crois qu'il est inutile d'en dire davantage. Sachez seulement qu'elle aussi veut traîner Rémi en cour et que ma prochaine relation sexuelle avec elle aura sans doute lieu dans un avenir assez éloigné.

Et crisse ! j'avoue que, malgré ma peur de voir Rémi révéler que je connaissais l'existence des vidéos, l'idée de lui faire cracher tout son argent et de ruiner sa vie déjà merdique m'apparaît maintenant comme le plus excitant des fantasmes.

À vingt heures, comme je n'ai pu le joindre au téléphone, je me rends chez notre ennemi numéro un. Je me demande même comment j'arriverai à m'empêcher de le réduire en cendres.

D'ailleurs, je ne réussis qu'à moitié : aussitôt qu'il ouvre la porte, je lui balance mon poing sur la gueule. Comme je ne me suis jamais battu, le coup est maladroit, mais assez fort pour que l'autre recule et perde ses lunettes. Satisfaction très moyenne, je dois dire. En massant sa lèvre déjà enflée, il hoche la tête, pas du tout étonné.

– C'est bien, Jef. Un bon défoulement pour commencer, ça va nous permettre une discussion plus calme.

– Parce que tu penses que j'ai envie de discuter, ostie de trou d'cul ?

– Je suis sûr que t’as une couple de questions pour moi.

Il se penche, ramasse ses lunettes intactes et, tout en les enfilant, marche vers son bureau. D’abord dérouté, je me ressaisis et le suis en criant :

– T’avais tout prévu dès le début, hein ? En nous filmant au spa, t’avais déjà ce projet-là en tête !

– Jef, je t’ai expliqué que mon seul but en vous filmant aux Cascades bleues, c’était de te donner du matériel pour ta réflexion, pis c’était vrai. C’est vrai aussi que je t’avais dit que je les effacerais, mais ça m’est sorti de l’idée. Pas de blague.

– Mais pourquoi, câlisse ? Pourquoi t’as tourné cette fausse bande-annonce ?

Au milieu de son bureau sinistré, il pivote vers moi.

– Parce que je suis cohérent avec moi-même.

Il hausse une épaule.

– Dès le début, j’ai pas cru à ton projet ridicule. C’était trop plein de bonnes intentions, de bonne conscience. Ça sortait trop de la tête d’un gars qui aime la porn pis qui assume pas.

Je serre les poings, à la fois en crisse et honteux.

– Pourquoi t’as accepté, d’abord ?

– Je te l’ai dit : je savais pas où ça irait, mais je me doutais que ça mènerait à quelque chose d’intéressant. Pis c’est exactement ça qui est arrivé. Quand j’ai regardé tout ce que j’avais filmé pendant le tournage, l’idée m’est apparue spontanément. C’était tellement évident.

Aucun regret, aucun remords n’émane de lui. Au contraire, je perçois même une certaine fierté !

– Pis tu te crisses des conséquences ? Le tort que ça va faire à nos vies ? La... la fin de notre amitié ?

– Notre amitié ? Veux-tu rire de moi ? Ça faisait des années qu’on s’était pas vus !

– Ah, c’est ça, tu t’es vengé !

Il rit. Je l’ai vu sourire quelques fois, mais rire, c’est une première. Et l’effet est étonnant : on dirait presque un gamin.

– Voyons ! J’ai pas voulu me venger ni vous niaiser ! C’était pas *contre* vous, mais *pour* moi ! Je monte des clips sur ma vision de l’humanité, pis je me sers de ce que l’humanité me donne comme matériel ! Le reste, je m’en câlisse !

C’est Stéphane et Claude qui avaient raison dès le début : on n’aurait jamais dû reprendre contact avec lui. Il est pire que lorsqu’il était jeune. À bout d’arguments, je lance :

– Pis tu pensais qu’on allait te laisser faire ça sans te poursuivre ? Si oui, t’es encore plus détraqué que je le croyais !

– Ben oui, je le savais. Vous serez pas les premiers. Chaque fois, j’ai payé avec l’argent de mon père, pis j’ai continué, c’est pas grave.

– Ce coup-là, on va s’arranger pour que t’aies plus jamais le droit de mettre une vidéo en ligne, même si c’est celle de ton chien qui court après une balle !

Il a une moue fataliste.

– Si vous réussissez, je me servirai de la corde qui est dans ma chambre de bain.

– Ah ! Si tu penses que ton chantage émotif va m'ébranler...

– Pas pantoute. Je dis juste ça pour te montrer que j'assume, pis que j'avais prévu toutes les conséquences possibles.

Un éclair traverse alors son regard derrière ses lunettes carrées.

– Toutes, sauf une...

Il va s'asseoir devant un de ses deux ordinateurs. Ostie, qu'est-ce qu'il va me présenter, cette fois ? Tandis qu'il pianote sur son clavier, il m'explique :

– Je t'ai parlé, l'autre jour, de ce gars chez HBO qui suit mes vidéos sur mon site... Ben, check ce que j'ai reçu ce matin.

Il s'écarte et m'indique l'écran.

– C'est pour ça que je répondais pas au téléphone, aujourd'hui : je t'attendais pour te montrer ça.

Méfiant, je m'approche et me penche : c'est un courriel en anglais. En provenance du type de HBO en question (en tout cas, si je me fie au logo et à la signature électronique). Si je traduis, en gros, ça donne ça :

« Bonjour, Rémi. J'ai vu votre dernière vidéo, toujours aussi explosive. Si j'ai bien compris, il s'agit d'une fausse bande-annonce sur un film qui n'existe pas, n'est-ce pas ? En tout cas, j'ai cherché sur Internet et je n'ai rien trouvé. Avec qui avez-vous fait ça ? C'est vraiment percutant. J'imagine que si vous avez tourné cette BA, c'est parce que vous aimeriez que le projet se concrétise, non ? Imaginez-vous donc qu'ici, à HBO, on cherche depuis quelques mois à produire une bonne série qui traiterait du monde de la pornographie. Et l'angle que propose votre fausse bande-annonce est intéressant : c'est confrontant, complexe et subversif, toutes des qualités que HBO recherche dans ses projets. Et aussi, c'est plus accessible que les autres clips que vous tournez normalement. Bref, je pense qu'après toutes ces années, on pourrait enfin développer un projet ensemble. Contactez-moi. »

Je me redresse. Me repenche. Relis le message. Me redresse encore et fixe Rémi.

– Tu me niaises. T'as copié le logo et la signature.

– Veux-tu ben me dire pourquoi je ferais ça ? Ça te prendrait maximum deux jours pour découvrir que c'est une joke.

– Ostie ! t'as pas été assez fou pour lui répondre que ça t'intéressait !

– Je lui ai rien répondu. Parce que c'est pas *mon* projet.

Je fronce les sourcils. Il esquisse un très, très mince sourire.

– Moi, la gloire, la renommée, la pérennité, je m'en fous. Ce que je veux faire dans la vie, c'est du montage iconoclaste. Pis si un gros projet à la fois mainstream *et* iconoclaste m'engageait comme monteur...

Je le dévisage. Je n'arrive pas à croire ce qu'il est en train de dire. Je n'arrive pas

à croire l'idée qu'il insinue. Je n'arrive pas à croire que cette idée ose s'infiltrer en moi.

Et je n'arrive surtout pas à croire que je la laisse grossir.

Deux jours plus tard.

J'ai invité tous les gars chez moi. Ils sont évidemment venus, convaincus qu'on allait parler des poursuites judiciaires contre Rémi. D'ailleurs, je n'ai pas convoqué ce dernier : il aurait été réduit en pièces par mes amis enragés.

Au salon, tout le monde est furieux, anéanti, embarrassé, puis on finit par s'étonner de l'absence des femmes.

– Pourtant, ça les concerne aussi, non ? dit Marc-André.

– Bien sûr, que je réponds. Nos blondes seront dédommagées. Rémi me l'a promis.

– Il te l'a promis ? s'écrie Claude, plein d'espoir. Il va donc tous nous dédommager, c'est ça ?

– Juste nos blondes pis la fille que t'as amenée aux Cascades bleues, Laurent. Les actrices pornos, elles, savaient qu'elles tournaient dans un film de cul, pis elles ont déjà été payées pour les scènes dans lesquelles elles apparaissent. Y a donc pas de problèmes de ce côté-là.

– Pis... pis il veut pas nous payer, nous autres ? commence à s'énerver Philippe. Mais pourquoi ?

Je me racle la gorge. Mes mains tremblent un peu. Je n'ai pas dormi de la nuit. Allez, let's go.

– Parce qu'il y aurait un autre moyen pour qu'on se fasse beaucoup d'argent. Avec un vrai projet payant.

On me dévisage, bouche bée. Je profite de la surprise pour continuer rapidement :

– Nos blondes sont pas des actrices, elles peuvent pas en faire partie, d'où le dédommagement que Rémi leur paiera. Pis les pornstars sont pas assez bonnes comédiennes. Sauf peut-être Abigail, on en reparlera...

– Un projet ? bredouille Laurent. Tu nous niaises-tu, dude ?

– Pas pantoute. Mais un véritable projet professionnel. Une série télé, en fait. Grosse série, gros producteur, gros distributeur, gros budget, gros salaires.

Ça commence à réagir dans la gang, et pas dans le bon sens.

– Es-tu viré fou, ostie ? s'écrie Stéphane.

– On est pas ici pour ça, Jef, câlisse ! gémit Marc-André.

Stéphane, avec un rire amer et méprisant, clame :

– La dernière fois, tu nous as proposé un vrai film avec de la bonne porn, pis regarde où ça nous a menés ! Ça va être quoi, là ? Une vraie série avec de la bonne porn ?

Je secoue la tête, prends une grande respiration et, prêt à tout affronter, articule :

– Pas tout à fait. Une bonne série avec de la vraie porn.

Patrick Senécal

Patrick Senécal est né en 1967 à Drummondville. Bachelier en études françaises de l'Université de Montréal, il a enseigné pendant plusieurs années la littérature et le cinéma au cégep de Drummondville. Passionné par le suspense, le fantastique et la terreur, il a publié son premier roman d'horreur, *5150, rue des Ormes* en 1994. Cette œuvre fut alors suivie de près d'une vingtaine d'autres romans, qui ont tous connu un immense succès auprès des lecteurs, de la critique et de ses pairs.

Plusieurs d'entre eux ont même été adaptés au cinéma, dont le populaire *Les 7 jours du talion*.

patricksenecal.net

facebook.com/patrick.senecal.official

Bibliographie de Patrick senécal

5150, rue des Ormes, Guy Saint-Jean éditeur, 1994, roman.
(Réédition Alire 2009).

Le Passager, Guy Saint-Jean éditeur, 1995, roman.
(Réédition Alire, 2003).

Sur le seuil, Alire, 1998, roman.

Aliss, Alire, 2000, roman.

Les Sept Jours du talion, Alire, 2002, roman.
(Réédition Alire, 2010).

Oniria, Alire, 2004, roman.

Le Vide, Alire, 2007, roman.
(Réédition *Le Vide 1. Vivre au Max*, Alire, 2008, roman.)
(Réédition *Le Vide 2. Flambeaux*, Alire, 2008, roman.)

Hell.com, Alire, 2009, roman.
(Réédition Alire, 2010.)

Contre Dieu, Les 400 coups, 2010, roman.

Sept comme Setteur, La Bagnole, 2012, roman jeunesse.

Madame Wenham, La Bagnole, 2012, roman jeunesse.

Quinze minutes, Vlb éditeur, coll. « L'Orphéon », 2013, roman.

Malphas

1. *Le Cas des casiers carnassiers*, Alire, 2011, roman.
(Réédition Alire, 2016.)
2. *Torture, luxure et lecture*, Alire, 2012, roman.
3. *Ce qui se passe dans la cave reste dans la cave*, Alire, 2013, roman.
(Réédition Alire, 2016.)
4. *Grande Liquidation*, Alire, 2014, roman.

Faims, Alire, 2015, roman.

L'autre reflet, Alire, 2016, roman.

Il y aura des morts, Alire, 2017, roman.

Dans la même série :

Histoires de filles sous le soleil, romans, Les Éditions Goélette, 2013 (réédition Les Éditions Coup d'œil, 2016).

Histoires de filles au chalet, romans, Les Éditions Goélette, 2017.

Couverture et conception graphique : Mélodie Landry

Révision et correction : Patricia Juste, Sylvie Lallier et Éline Parisien

Photo des auteurs : Cyclope photographie (www.cyclopephotographie.com)

© 2018, Les Éditions Goélette, Jay Du Temple, Simon Lafrance, Patrick Senécal

www.boutiquegoelette.com

www.facebook.com/EditionsGoelette

Dépôt légal : 1er trimestre 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Les Éditions Goélette bénéficient du soutien financier de la SODEC pour son programme d'aide à l'édition et à la promotion.

Nous remercions le gouvernement du Québec de l'aide financière accordée par l'entremise du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, administré par la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

We acknowledge the financial support of the Government of Canada through the Canada Book Fund (CBF) for our publishing activities.

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

Imprimé au Canada

eISBN : 978-2-89690-975-9

ISBN : 978-2-89690-933-9